

On prend une femme qui, comme des milliers d'autres femmes ou hommes, avait été innocemment fusillée pour espionnage, - Miss Cavello - et on fait d'elle une martyre du peuple, un idéal, - pendant qu'on envoie la fleur de la jeunesse, ~~des~~ ^{d'hommes} centaines de milliers, s'entretuer pour rien, et ... silence... Comme si c'était un phénomène ordinaire! Des milliers d'injustices se commettent contre des peuples entiers - et l'on se tait, ~~et d'un rien on fait tout un événement.~~ Manqué le prophète qui tonnerait du haut d'une montagne, ~~aux hommes de la vallée,~~ ~~d'arrêter la danse macabre et en finir avec ses meneurs!~~ Nous sommes tous ^{très} occupés, aujourd'hui, de nos petites mesquineries, nous sommes tous ^{très} esclaves de tout petits principes, étroits et bornés, pour qu'un tel homme puisse se trouver parmi nous.

On nous a distribué, ces jours-ci, de grands couteaux de poche et on nous ^a avait expliqué qu'on avait à en faire usage quand, après une attaque, des prisonniers allemands tombaient vivants en nos mains... un coup de poignard par derrière. Les couteaux pourraient aussi nous servir dans les luttes de tranchées, corps à corps, quand les baïonnettes ne peuvent plus servir. J'ai aussitôt refusé de m'en servir en déclarant que je n'étais pas un assassin et que je n'étais pas venu ici pour jouer du couteau contre des hommes désarmés. Mon geste tombe, naturellement, ^{sous} ~~sur~~ le coup de refus d'obéissance en temps de guerre, et leur conseil de guerre peut me condamner à mort. Et

quand je me trouverai devant eux, je leur jeterai, à la figure, toute leur bassesse, et leur ignominie.

Le populo ne peut, malheureusement se rendre compte de tout ce qui se passe ~~il ne peut distinguer correctement~~ entre une action et une autre. Pour ~~eux~~^{lui}, il est juste de haïr un autre peuple pour la seule raison que ce dernier parle une autre langue, s'habille autrement; il est prêt à assommer les autres parce qu'ils ont d'autres ~~us~~ et coutumes. Ce sont des moutons et des serfs.

Je connais ici beaucoup d'hommes instruits, intelligents et nobles de caractère, mais dont les cerveaux ne peuvent pourtant saisir et comprendre des idées nouvelles, des pensées osées, des paradoxes. C'est le résultat de leur éducation et de leur inertie. L'homme doit, pourtant, posséder en lui quelque chose qui puisse, à un certain moment, l'élever au-dessus de sa vie bornée, monotone et sans but, quelque chose qui libère l'homme de lui-même, de ses obligations quotidiennes, de sa propre morale pourrie, qui délie ses chaînes et qui le rende libre, créateur, maître et dictateur. Et il ne se tourmente pas ni ne se décourage quand tous ceux qui l'entourent, quand le monde tout entier considère qu'il a pris la route la plus tortueuse, la plus ridicule...

Ma femme m'écrit que si jamais un malheur m'arrivait, je serai cause de sa mort prématurée. Ainsi donc, encore une vie sur ma conscience... Et quand je serai à mon dernier soupir, ses reproches me trancheront dans le vif et je ne pourrai pas quitter ce monde, blanc et innocent. Elle m'écrit des lettres saturées de larmes. Va la voir, tâche de l'apaiser. Dis-lui de ne pas pleurer; je n'aime pas les larmes : j'ai déjà oublié qu'elles existent sur cette terre. J'ai assez du sang, du sang chaud...

Oh, les femmes! Elles n'aiment que les faibles, et les esclaves, ceux qui leur sont toujours attachés et qui restent avec elles... Mais je sens que ma présence ici est nécessaire pour ceux qui sont ici avec moi. Je peux adoucir les craintes et les souffrances des vivants et de ceux qui exhalent leurs derniers soupirs. Je ne souffre que d'une chose, d'être si loin de mes frères et sœurs qui sont aujourd'hui persécutés, martyrisés et torturés dans l'horrible tempête et dont les cris et les sanglots se perdent dans les steppes sauvages et couvertes de neige de la Russie.

Raconte aux enfants comment Abraham a brisé les dieux de son père. Qu'ils apprennent, à leur tour, à briser les anciennes, aussi bien que les nouvelles divinités. Et qu'ils apprennent surtout à oser!

de soldats; ou éclatant au milieu du champ de bataille et déchirant en morceaux plusieurs dizaines d'entre eux. Il faut alors chercher un autre coin, un autre abri, car l'ennemi connaît déjà la position qui devient alors son point de mire. C'est ce que devint notre réserve dans l'attaque des trois derniers jours de Juin.

Quand nous arrivâmes à l'abri, nos rangs étaient plus ^{dis}parsemés. Nous attendions notre tour... "En avant!"... Au-dessus de nos têtes volent les obus : DZZZZZ... boum! A chaque fois, on se courbe en trois, les lèvres touchent le sol; ou bien on se jette tout ^{de} ^{son} le long, comme pour mesurer la terre, et si le coup rate, on est tout fier et les blagues vont leur train.

Nous sommes restés la seule section de réserve de toute la compagnie de mitrailleuses. Les trois autres sections, le capitaine à leur tête, se trouvent aux premières lignes d'attaque. Trois jours déjà que nous n'avons plus de nouvelles d'eux. Tous les moyens de communication sont ^{coupés} ~~rompus~~; les blessés qui reviennent de là-bas ne peuvent rien nous dire. Certains racontent qu'^{on} ~~ils~~ les avaient ~~vus~~ vus, en effet, à "l'Ouvrage Blanc". Et, à l'heure présente, ils sont déjà tous cernés par les Allemands, ou bien déjà tous fauchés. D'autres encore nous disent qu'ils s'étaient trouvés sur leur flanc gauche, et qu'un gros obus les avait tous enterrés vivants. Mais nous n'avons pu obtenir aucun renseignement précis, quant au lieu exact de la tranchée qui les avait abrités.

Il ne nous restait autre chose à faire que de prendre les deux St-Etienne qui nous restaient, ~~avec le reste du fatras,~~ et nous en aller à la recherche de nos sections perdues et de notre capitaine. Puisque la mort était inévitable d'une façon ou d'une autre, qu'est-ce que cela pouvait faire si elle venait un peu plus près ou un peu plus loin? Autant valait ~~la~~ être ~~deux~~^{aux} les premières lignes et en finir ~~la~~ plus vite.

Pendant qu'on décidait d'aller à la recherche de nos sections perdues, trois hommes de corvée ayant appartenu à ces mêmes sections nous arrivent, tous trois légèrement blessés, noirs comme ^{du} charbon. On aurait pu croire, au premier coup d'oeil, qu'ils venaient de sortir d'une mine de charbon, plus morts que vivants - pas tant des blessures qu'ils avaient reçues que du cauchemar qu'ils avaient eu à souffrir pendant ces trois jours.

"Le 9 Mai est un jeu d'enfant en comparaison des attaques de ces derniers jours" s'écrie un des revenants. "Vous pouvez vous considérer heureux de ne pas être là-bas", ajoute un autre. "Des sept soldats qui sont allés chercher de l'eau, à peine trois d'entre eux ont pu revenir; le sergent avec les deux suisses de la première section et le tirailleur belge sont restés en route, déchirés par un obus. Si nous n'apportons pas de l'eau aujourd'hui même, ils mourront là-bas de soif. Depuis hier, nous sommes à la recherche de l'eau.

Outre la chaleur, la pesanteur de l'air et la puanteur des cadavres, ~~qui dessèchent la gorge~~, les allemands nous envoient encore des bombes à gaz qui nous empoisonnent. Quelques-uns de la troisième section ont été étouffés avec leurs masques attachés au visage. Les trois sections ensemble en forment à peine une aujourd'hui. Il ne nous est resté que deux mitrailleuses. Un Maxim allemand qu'ils avaient laissé a été mis en usage par nous, mais lui aussi a besoin d'eau?"

- "Tous les autres de notre compagnie sont-ils morts?"

- Oui, morts. On construit des barricades de tranchées avec leurs cadavres. N'oubliez pas que nous nous trouvons à peine à une distance de 20 à 30 mètres des allemands. Ils jettent des grenades à main et des bombes à gaz asphyxiants tout droit dans nos tranchées".

- " Mais alors", demande naïvement un de nous, "quel besoin y a-t-il de se barricader derrière les cadavres?"

- "On voit bien que tu es un novice, lui répond-on; tout d'abord, les tranchées ne sont pas bien profondes, et puis elles sont si étroites qu'il faut y marcher de côté, car autrement, on finirait par se broyer les côtes. Et alors, s'il fallait encore laisser les morts dans les tranchées, il n'y aurait plus de place pour les vivants"...

Après de tels récits, tout désir de curiosité disparaît très vite - et non pas parmi les soldats seulement; le

sergent lui-même, qui est resté avec nous jusqu'à nouvel ordre a senti le frisson passer par tout son corps. Il s'évertue à trouver un prétexte : puisque le capitaine n'avait pas donné l'ordre de monter là-haut, ce n'était certes pas la peine de fourrer volontairement la tête dans le feu. Mais comme il faut bien donner à boire à ceux des vivants chez qui la soif desséchait le gosier, et que les trois revenants n'avaient nullement l'intention de reprendre tout seuls le chemin des tranchées infernales, il fut décidé que ceux qui voulaient bien iraient porter l'eau aux autres qui y sont restés. Cinq d'entre nous consentirent aussitôt.

L'italien blagueur, était le premier qui nous avait assuré qu'il nous amènerait sans difficultés à l'emplacement de la Toison d'Or. Comme preuve de ce qu'il avançait, il nous déclara que son bisaïeul avait conduit son grand père dans l'Enfer, d'où personne ne revenait vivant.

Le hollandais théosophe -ou philosophe-, qui arguait toujours que plus le danger est grand, plus la vie est intéressante, et que la mort n'était que la continuation d'une existence et que nous, êtres humains d'aujourd'hui, n'étions que les incarnations d'animaux et de créatures préhistoriques. Il accepta tout de suite d'être des nôtres.

Le juif roumain, "Monpoteau", qui était le plus long de tous - la perche de la compagnie- et ^{qui} était toujours le porteur drapeau en temps de manoeuvres et de parades. Il aimait bien

la plaisanterie et les bons mots, et ne perdait pas une occasion de taquiner tout le monde; du reste, c'était un camarade courageux et hardi.

L'espagnol qui, à toute occasion, ne manquait pas de maudire et d'insulter Dieu, la Sainte Trinité, et tous les Sacrements; c'était un malheureux pataud qui perdait toujours quelque chose. Il avait perdu une fois un soulier en descendant une nuit dans une tranchée boueuse : il avait dû alors faire plusieurs kilomètres, chaussé d'un soulier seulement, pataugeant dans la boue et invectivant tous les saints du calendrier. Une autre fois, il perdit son fusil et fut puni en conséquence; les punitions étaient plutôt dans son genre, il ne s'en débarrassait jamais. Nous l'avons attaché à notre compagnie, tandis que les trois qui nous avaient décrit le Calvaire devaient être nos guides. Ils hochaient leurs têtes à voir nos préparatifs, comme s'ils voulaient dire : "Attendez-voir, votre tour viendra, les gas!"...

Chacun de nous, muni de six bidons d'eau à deux litres le bidon, nos sacs contenant une petite quantité de vivres, les carabines sur nos épaules, nous nous mîmes en marche. Entretemps, le soleil s'était levé et approchait déjà au zénith; ses rayons brûlaient comme des flèches chauffées à blanc, La chaleur, la pesanteur de l'air qui était empoisonné par la poudre et par les cadavres en décomposition, les gaz asphyxiants qui empestaient l'atmosphère- tout cela, sans oublier le poids que chacun portait sur ^{son dos} soi, nous promet-

tait une entreprise qui était loin d'être aussi facile que nous aurions pu le croire tout d'abord. Après avoir fait quelques centaines de mètres dans les tranchées étroites et tortueuses, ^{dans lesquelles} ~~dans lesquelles~~ les blessés - mobiles ou immobiles - avaient bloqué les passages, et où les cadavres encore chauds qu'on n'avait pas eu le temps de rejeter sur les parapets des tranchées gisaient partout et embarrassaient la marche, ^{on se rendait bien compte} ~~rendant~~ ^{que} tout progrès presque impossible.

L'espagnol ne put tenir davantage, et un torrent d'injures sortit de sa bouche contre notre seigneur Dieu et tous les saints imaginables. Le roumain se prit à le taquiner : "Tu auras le sort de Job", lui dit-il, "tu devrais, au contraire, louer Dieu!", tandis que l'italien de s'exclamer : "A quoi bon nous égarer parmi les cadavres, tel Dante dans le troisième livre? Essayons de prendre la route à travers champs. Qu'avons-nous à perdre?" Cette proposition fut reçue par acclamation et nous nous y prîmes aussitôt, dans la direction de la "Côte 140", qui se dessinait clairement au loin. Les seuls qui ne semblaient pas enthousiastes de ce plan étaient les trois. Ils se refusaient à prendre la route des champs et tâchaient, par tous les moyens, de nous en dissuader; mais nous ne voulions rien savoir... jusqu'au moment où nous pûmes nous mêmes nous convaincre qu'ils avaient raison. Cette promenade par les champs ne semblait nullement du goût des allemands qui firent pleuvoir sur nous une grêle de balles - ce qui

ne fit qu'accroître notre entêtement. Les canons entrèrent alors en jeu ... dzzzzz ... boum ... dzzzzz ... boum ... devant nous, à côté de nous, derrière nous!

- " C'est à notre adresse, amis! Faut déguerpir! Mieux vaut se traîner, les pieds dans les ventres entr'ouverts des cadavres ou des grièvement blessés, que d'être disséqués par un 77 allemand! ".

- " Je suis touché! " s'écrie l'espagnol. Avec de grandes difficultés, nous sommes-nous trainés vers une tranchée pour pouvoir examiner l'"heureux" espagnol... "Vas-donc, gauchard, ce n'est rien; tout juste un petit bout d'oreille! On ne t'évacuera pas encore pour cela!", le taquine le roumain: "viens avec nous et ne t'en prends pas trop aux saints"...

Tout d'un coup, pendant que nous nous traînions sur les morts et les blessés qui encombraient les tranchées, nous nous trouvâmes devant un mur - un amas de cadavres humains, de monceaux de terre, de fusils, d'habillements, et une odeur de poudre!... Avancer devenait impossible. Quelques-uns des blessés nous regardaient avec pitié et nous exhortaient de ne pas nous aventurer plus loin... C'est épouvantable! Mais nous continuions notre marche quand, soudainement, boum! ... et un obus tombe à nos pieds... Heureusement qu'il n'a pas éclaté. De la longueur d'un homme, il s'est ^{était} étendu dans toute sa longueur dans la tranchée...

- " Je vous avais bien dit que l'on m'avait baptisé dans le Styx", continuait à plaisanter l'italien...

- Attention au clou auquel on t'avait attaché... ^{Le} n'est nullement exclu..." dissertait le hollandais...

- "Cessez vos plaisanteries, l'oreille me brûle, tant elle me fait mal, et je n'ai pas de bandages"...

Nous nous sommes arrêtés, afin de pouvoir bandager l'oreille ensanglantée de l'espagnol, d'avaler une bouchée ou deux et de calmer un peu nos coeurs serrés d'angoisse. Et puis, de nouveau en route. En approchant d'une des tranchées délaissées par les allemands, nous fûmes les témoins d'une scène macabre : un soldat allemand était debout, sa tête dans ses deux mains, les coudes reposant sur le parapet de la tranchée. Au premier coup d'oeil, il semblait comme s'il était accoudé et sommeillait. De son dos, perçait plus de la moitié d'une baïonnette française avec le Lebel qui pendait jusqu'au sol. A un pas du fusil, un soldat français était agenouillé, le visage tout enflé et bleui et tourné vers l'allemand. Une baïonnette allemande sortait de son postérieur, tandis qu'à côté gisait un bras humain dans une manche d'un uniforme allemand. Un peu plus loin, ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ deux pieds surgissaient, le reste du corps, jusqu'à la ceinture, étant couvert de terre et comme figé dans le sol. Un peu plus

loin encore, nous fûmes les témoins d'une autre scène :

Deux soldats - un allemand et un français -, sont debout, face à face, tout près l'un de l'autre ... On dirait qu'ils étaient en train de se chuchoter quelque chose. Dans le ventre de l'allemand perçait la baïonnette française, jusqu'au canon du fusil, tandis que la poitrine du français était déchirée par le couteau à double tranchant de l'allemand.

"C'est de grande amitié" remarqua le roumain, pendant qu'il s'engouffrait dans le ventre d'un cadavre décomposé. "Fi, que le diable l'emporte!" s'écrie-t-il avec dégoût... "Ne t'en fais pas, lui crie un autre, "t'auras pas à enduire tes bottes de graisse, elles seront déjà assez molles comme ça"... "Prends garde de tomber, pataud," reprend l'italien à l'adresse de l'espagnol embandagé, "regarde bien où tu vas"...

Deux corps étaient couchés sur le sol, l'un à côté de l'autre et se tenaient ^{nt} pas la gorge...-"Match nul, n'est-ce pas Monpoteau?" s'écrie de nouveau le blagueur. "Ils ne boxent pas d'après les règlements, répond l'autre, examinant à titre de spécialiste les langues bleues qui pendaient et les grands yeux ouverts des cadavres, "Ce n'est pas du tout moderne".

Arrivés à un carrefour où les branches des arbres couvraient toutes les routes, nous vîmes couchés le

long de toute la tranchée, un grand cadavre enflé, habillé d'un uniforme tout battant neuf et sur les manches duquel brillaient quatre bandes d'or.

- "Mon commandant", gouailla le roumain, faisant front comme devant son chef, la main à la visière, "j'ai l'honneur de rapporter avec humilité que nous, huit héros, avons pris d'assaut une longue série de tranchées remplies de cadavres décomposés qui empestent l'atmosphère. Ayez la gentillesse de faire place et nous permettre de continuer notre route".

- C'est égal, maintenant, remarque le philosophe, Tout le monde doit prendre part au branle, ^{-bas} pas d'exception! #.

- Quelle sentimentalité déplacée! Le temps ne s'arrête pas, se mit à gueuler l'espagnol...

Approchant de l'"Ouvrage Blanc", une grande obscurité se fit à l'ouverture d'un tunnel. A quelques mètres de là, gisaient des tas de soldats - morts et blessés. On aurait pu croire que des hécatombes d'êtres humains venaient d'être crachées par la gueule terrible du tunnel qui ressemblait plutôt à un monstre menaçant. Quelques-uns des blessés ^{nous imploraient} demandaient ^{de les sauver} ~~à ce que nous les sauvions~~.... "A boire, à boire, par pitié!", criaient les autres en voyant les bidons d'eau sur nos dos. Il devenait impossible de passer. Nous devions nous pencher pour leur donner un peu d'eau, tout juste pour humecter leurs lèvres, afin que nous puissions sortir de cet enfer...

- "Il faut payer cher si l'on veut passer vivant l'Achéron", chuchote le blagueur italien. Mais nous sommes pris et on ne nous laisse pas passer; plus on leur donne à boire, plus ils en demandent.

"A boire, à boire!" Plus de la moitié des bidons était déjà vidés, et toujours on se refuse de nous laisser passer... "A boire, à boire!". Quelques-uns d'entre eux, qui ne peuvent plus parler, supplient de leurs yeux, leurs lèvres se meuvent en hochant leurs têtes... C'est terrible à voir!... "Ariane, belle magicienne, déroule ton fil de l'espérance dans ce sombre labyrinthe, ne nous laisse pas périr ici. Je te jure par Jupiter et par le Christ que je ne te délaisserai plus", s'écrie l'italien, à genoux, les mains croisées, les yeux en prière, murmurant les mots d'un air plutôt sérieux que gouailleur...

"Imbéciles, pourquoi vous êtes vous tous couchés", s'écrie l'espagnol d'un ton de commandement. "Il ne vous restera bientôt rien dans les bidons. Qu'apporterez-vous aux nôtres là-bas?"

Mus comme par un ressort, nous nous mîmes sur nos pieds et continuâmes notre route. Un des blessés s'était accroché à l'un des nôtres ^{qui} ~~quand celui-ci~~ lui avait donné à boire et mordait à pleines dents l'uniforme de notre camarade, se traînant après lui. "Je ne peux plus avancer", nous criait-il. Quand on s'approcha pour libérer le "prisonnier", des dents du blessé, ce dernier était déjà mort, un regard

Sauvage dans ses yeux ouverts. Le bas de l'uniforme transpercé par les dents du cadavre. Il fallut couper ce morceau d'étoffe pour pouvoir se débarrasser de cet "entêté".

Des allumettes furent allumées dans le tunnel, car on ne faisait que trébucher et tomber les uns sur les autres. Le tunnel était rempli de cadavres en décomposition, mais nous n'y prenions plus garde et courions comme des poursuivis. Pourvu qu'on arrive plus vite à la lumière du jour!

A la sortie de l'horrible souterrain, nous fûmes forcés de tourner vers la droite, car les allemands s'étaient déjà postés en face du tunnel ... ce qui était encore pire que les blessés. ^{Deux} Une ~~paire de~~ compagnies de soldats français de l'armée régulière remplissaie^{ent} les tranchées, tous avec leurs fusils; effarés, pâles comme la mort, ils regardaient ahuris, du coin de l'oeil, et attendaient.

Tout d'un coup, parut une soutane noire de curé, suivie de deux yeux étincelants, la bave sortant d'entre les lèvres; dans la main droite, il tenait une grande croix, tandis qu'il criait d'une voix rauque, qui avait perdu tout caractère humain : "En avant, fainéants, bons à rien, en avant! Pourquoi ne bougez-vous pas?". La frayeur gagna encore davantage les soldats qui se cramponnaient les uns aux autres comme des moutons quand ils sont poursuivis...

"En avant, vous dis-je, poltrons, et plus vite que ça!"... "Où est le capitaine?" s'écria-t-il enfin, fou de colère. ^Q Quand il vit que personne ne voulait bouger^{er}; "où est-il

je vous le demande! Il vous montrera, poltrons, vauriens, ce que vous êtes!". Mais personne ne soufflait mot. Le capitaine lui-même avait sans doute, lui aussi, préféré se cacher dans un abri plutôt que d'exhiber ^{de l'héroïsme} ~~des actes héroïques~~ à un moment où la mort menaçait tous... Avec grande difficulté, avions-nous pu enfin, nous frayer un chemin à travers ces tranchées remplies de soldats vivants, afin de pouvoir poursuivre notre route vers les nôtres. On entendait, de loin, l'écho du rugissement diabolique du curé avec sa croix, ~~qui~~ se mêlant aux hoquets agonisants des mourants...

Quand nous arrivâmes à la tranchée où les nôtres se trouvaient, le soleil s'était déjà couché. Le premier qui, par curiosité, avait voulu montrer sa tête -c'était le roumain- reçut une balle droit dans le front et tomba raide mort. On le jeta aussitôt sur le parapet. Deux furent blessés par une grenade, un ou deux autres furent éclaboussés du sang et de morceaux de chair du roumain et d'autres cadavres qui servaient pour s'embarricader, dans les tranchées et que les grenades, bombes et artillerie légère déchiraient sans cesse, cinglant avec leurs entrailles les visages des vivants accroupis près d'eux.

Tandis qu'on se serrait ensemble, de peur d'être broyés par une fraîche grenade, on entendit dans le crépuscule qui assombrissait l'horizon, une voix grossière qui commandait;

"En avant... courir... attaquer... Que faites-vous là, fainéants, à être couchés, sales chiens que vous êtes... En avant! ~~At ta-quer!!!~~ Vorwärts!... Angreifen!..."

Nous pûmes voir, à travers les fissures des créneaux, un officier allemand, brandissant son épée nue par dessus la tête des soldats, tandis qu'avec un revolver qu'il tenait de l'autre main, il menaçait de tuer ces mêmes soldats effarés et éreintés... Sa voix se fit de nouveau entendre : "En avant, chiens maudits"... Mais c'est tout ce qu'il put dire. Une décharge de nos balles le rendit muet pour toujours; avec plusieurs autres, il tomba à quelques mètres à peine de notre tranchée...

Toute la nuit, durant, nous étions à tirer par ces créneaux. Les canons des fusils en étaient tout rouges, mais nous continuions à tirer. Et dans les oreilles, résonnait toujours la voix de l'officier: "canailles maudites, en avant!"... et celles du curé, en soutane noire, la croix en l'air : "En avant, bons à rien! fainéants! En avant!".

.....

Cher ami,

Je viens de voir une scène que je ne peux effacer de ma mémoire et qui ne veut pas disparaître de mes yeux.

Sur un des champs que l'on vient de quitter,
Entre les lignes des ennemis acharnés,
Des cadavres étaient dispersés de partout
Entre les gerbes qu'on avait oublié
D'entrer à temps dans les greniers :
Le temps avait manqué pour les emporter.
C'est là que jonchaient des squelettes humains,
Des cadavres de chevaux comme des gerbes fauchées,
Dispersés dans la campagne triste et aride
Entre les branches arrachées des arbres anciens
Qui sont là, témoins, du temps des Romains.
Jetés ici par la force des canons
Par le feu sauvage des shrapnels rapides
Qui arrachent les arbres avec leurs racines
Et dont les flammes détruisent des villages entiers.

* * *

Au milieu de ces vies brisées et détruites
Dont les champs alentour étaient recouverts,
Jonchant les ruines des villes et des forêts,

Une scène terrible s'est jouée devant moi...
La mort éternelle l'a scellée, ah! bien vite...
Sur une des gerbes déjà délaissées
Qui, quelque part, dans un tas, étaient accumulées,
Un drapeau blanc et paisible s'agitait
Sur la pointe d'une épée guerrière. Noué,
Et imprégné du sang de ses blessures horribles
Quelqu'un, rampant, glissant, les yeux en sang,
Implorait en silence et appelait la vie.
Les bras affaiblis tournés vers le ciel
Le drapeau tout petit, rouge de son sang,
Flottant comme une prière profonde et muette,
Les lèvres à peine murmureraient un appel
D'un gosier desséché où l'agonie régnait.
Il pensait à sa femme, aux enfants chéris,
A sa mère, bien vieille, qui brûle de le voir :
Ils lui rendent ses douleurs moins aiguës, moins mortelles,
Ils lui donnent la force de se mouvoir...

* *
* *

Raidi, sans courage, sans espoir et sans forces,
Baigné dans le sang de son coeur meurtri,
Le héros, épuisé, tombait à chaque pas,
Exhalant un cri d'intense douleur.
Les vagues du passé l'entouraient, le battaient,
Eclairaient ses douleurs, puis disparaissaient.

70965

Des espoirs nouveaux il tressait en lui-même,
 Des forces nouvelles il cherchait pour la vie,
 Appelant à son aide le monde tout entier.
 Qui sait si quelqu'un de là-bas, de bien loin...
 Caché dans les gerbes... Le petit drapeau blanc...
 Viendra le sauver, l'empêcher de mourir.

* *
*

Les guerriers barbares du champ de bataille
 Cherchaient à voir à travers les lorgnettes.
 Des deux côtés, les guerriers regardaient
 Chez leurs propres amis et chez eux - les ennemis.
 Ils voyaient l'agonie, le ruisseau sanglant
 Qui coule comme une source, sans tarir.
 Chaque minute de retard lui était ^{si} mortelle ...
 Mais personne ne venait pour le sauver,
 Pour exaucer tout au moins son désir, le dernier :
 Mourir chez les siens, entouré d'yeux amis,
 Coucher dans la tombe, à côté de ses frères...

 Ils regardaient, regardaient et voyaient...
 Voyaient, regardaient, le laissant expirer.

* *
*

Un cadavre est là, déchiré des vautours,
Des bêtes affamées, d'oiseaux carnivores,
Déchirant ses entrailles, mutilant son jeune corps,
Emportant sa fraîche chair dans leurs griffes et leurs becs
Et qui pourra dire, de ces os qui restent,
Que c'est tout ce qui reste, que c'est tout ce qui existe
De celui qui tantôt luttait et rampait
Et priait de ses maux l'arrivée du sauveur.
Mais le petit drap blanc qui flotte nous le dit
Qu'un homme a souffert, a lutté, imploré
Qu'oublié de tous, torturé de douleurs,
Il a dû de la vie s'en aller pour toujours!...

Une cinquantaine de cadavres jonchent la terre, entre
les deux lignes et pourrissent : personne ne vient ramasser leurs
restes. Nous veillons toute la nuit pour que les allemands
ne viennent à s'approcher de nos morts... Eux font de même . On
veille et on attend que la peste vienne crier l'injustice que l'on
commet à l'égard des tués...

..... Quelques jours ont déjà passé depuis que je
t'avais écrit ces mots. Pendant ce temps, la bataille s'était
de nouveau engagée. Je ne peux m'empêcher de jouir du plaisir
poétique que je ressens à ces scènes de combat - admirables dans
leur horreur, surhumaines et fantastiques, qui changent continuel-
lement et scintillent devant mes yeux. Tout se passe comme s'il
s'agissait d'un autre temps que le nôtre, et d'une autre planète
que la terre... Comme si c'était le miroitement de mondes éloignés...

70967

une fantasmagorie!

Que veux-tu que je t'écrive? Le peintre le plus génial, ou le compositeur le plus doué ne pourront décrire - l'un avec son pinceau, l'autre avec ses instruments de musique - en une seule œuvre et simultanément, le lever du soleil, le jeu de couleurs de l'arc-en-ciel, les sons divers des duels de l'épée, des mitrailleuses, des obus, du sifflement des balles et des soupirs à peine perceptibles des agonisants...

Il fait déjà nuit. Le vieux dieu du temps, Saturne, apparait comme une double étoile. Je suis couché sur le ventre, sur la terre nue, au milieu de la plate campagne; la pluie cingle le corps, mais on ne la sent pas. On ne sent rien, on n'entend rien. Je perce de mes yeux l'obscurité : des esprits, des revenants paraissent devant moi... Je les connais. La mort brille de milliers d'yeux dans les ténèbres. On cherche le salut. Mais le ciel est trop loin de la terre... Et est-ce vraiment le ciel? Sont-ce vraiment des étoiles ou sont-elles plutôt les dernières étincelles des coeurs endurcis des hommes, ou les derniers regards des yeux fixes et ouverts...

XVI

Scènes macâbres

70968

Depuis cinq jours déjà, la compagnie de mitrailleurs se trouvait au nord d'Arras, encerclée par les Allemands.

Notre infanterie, par une attaque formidable, avait délogé les Allemands de leurs abris souterrains et les avait poursuivis dans la direction de Lens. Un feu nourri d'artillerie qui venait de près, avait néanmoins arrêté cette attaque d'infanterie et rendu impossible, non seulement son avance, mais aussi son maintien ^{dans les} ~~des~~ positions qu'elle avait prises d'assaut et qui lui avaient coûté des sacrifices considérables. La retraite fut ^{pas} ~~non~~ moins puissante que l'attaque et l'infanterie avait dû se replier derrière les positions qu'elle avait occupées, pendant que la compagnie de mitrailleurs intervenait, occupant les positions sur la colline, au nord d'Arras et, de ses mitrailleuses, semant la mort tout autour et arrêtant toutes les contre-attaques qui avaient été faites durant les dernières cinq journées.

C'est ainsi que les Allemands, ayant repoussé notre infanterie sur les deux flancs de la colline, avaient cerné, en fer à cheval, la position, y compris la compagnie des mitrailleurs. Des canons avaient été placés aux deux ^{extrémités} ~~pôles~~, coupant ainsi le seul passage possible. De cette façon, non seulement tout contact avait été rendu impossible entre la compagnie

assiégée et le reste des tranchées et des réserves, mais on tirait dans le dos des entêtés qui ne voulaient pas se laisser arracher le morceau.

Ceux qui se trouvaient dans cette tranchée d'un kilomètre de long autour de la côte étaient ainsi pris littéralement entre deux feux.

Avec la Compagnie de mitrailleurs, ¹ (se trouvait aussi, dans ² la souricière, la 57^e Compagnie de tirailleurs ^{elle} qui avait perdu tous ses officiers et sous-officiers et ~~ni~~, restant sans chefs, ^{elle} avait accepté de se mettre sous les ordres du capitaine de la compagnie de mitrailleurs. Le capitaine était tout le temps couché dans un trou profond d'un abri allemand, attendant que tous soient morts ou que l'on soit obligé de se rendre ^{en corps} ~~à l'ennemi~~ aux allemands - ce à quoi ces derniers s'attendaient..

^{Nous étions} cernés et séparés du reste des sections françaises: la nourriture ne nous parvenait pas et - ce qui était pire-, nous n'avions rien à boire. Par contre, nous étions servis ~~de~~ grenades allemandes, ~~de~~ bombes asphyxiantes et ~~de~~ torpilles de tranchées qui détruisaient une grande partie de nos effectifs, brisaient nos mitrailleuses et mettaient si bien en ruines les abris souterrains qu'il n'y avait plus où se cacher. Nous nous étions mis alors à barricader, avec les cadavres, les parapets des tranchées afin de ~~se~~ ^{nous} mettre à l'abri de la grêle de feu. Mais les grenades tombaient sur les cadavres, les déchiquetaient, et leurs morceaux nous tombaient sur la figure. Force nous était de délaissier ce moyen de défense et de faire la paix avec les morts.

L'odeur des corps déchiquetés et pourris empoisonnait l'air des tranchées et cette atmosphère pestilentielle rendait presque impossible la respiration de ceux qui étaient encore vivants.

Le deuxième jour, nos deux mitrailleuses "Saint Etienne" avaient été détruites par les grenades ennemies et 8 de nos hommes furent ensevelis vivants. Nous n'étions restés que quatre pour défendre les tranchées. Il est vrai que nous avions dans ces tranchées quelques mitrailleuses laissées par les Allemands, mais c'étaient des Maxims pour lesquels il fallait avoir de l'eau pour remplir le réservoir du tuyau; autrement il y avait danger que le tuyau n'explosât et ne blessât ceux qui se trouvaient tout près. L'eau manquait et, en conséquence, ces deux mitrailleuses étaient hors de combat.

Deux autres "Saint Etienne" avaient reçu leur coup de grâce, le troisième jour, tandis qu'une troisième était mise hors de service. A peine restait-il un quart de l'équipe, mais comme il n'y avait qu'une seule mitrailleuse en état de servir les hommes ne manquaient pas. Le capitaine, pendant tout ce temps, n'était pas sorti du trou où il s'était caché. Il ressemblait à un mineur plutôt qu'à un héros de guerre. Le fait qu'il n'y avait qu'une seule et unique "Saint Etienne", nous avait obligé de nous tourner, après tout, vers les Maxims des Allemands. Ce ne fut pas chose facile. Quelques-unes de ces mitrailleuses étaient déjà passablement rouillées, d'autres étaient ensevelies sous la terre que les explosions de grenades avaient amoncelée sur elles. C'est avec toutes les difficultés

70971

du monde que nous parvînmes enfin à mettre sur pied deux Maxims, sans eau naturellement. Mais l'aubaine ne dura pas longtemps.

Le lendemain même, les grenades allemandes avaient eu les deux Maxims et, avec eux, les quelques soldats qui en avaient la charge.

Il ne restait qu'une poignée de soldats et l'unique Saint Etienne pour tenir la position et repousser toutes les tentatives et toutes les attaques déclanchées par les allemands pendant ces cinq jours.

L'odeur pestilentielle des cadavres devenait de plus en plus intolérable. On ne pouvait plus respirer et l'appétit était coupé. Quelques blessés qui vivaient encore, malgré l'air empoisonné qu'ils respiraient, nous exhortaient de les sauver, de leur donner une goutte d'eau à boire... Les quelques survivants de la 57e Compagnie de tirailleurs, ne pouvant plus tenir, se "révoltèrent" et demandèrent, soit de se rendre aux allemands, soit d'essayer de battre tranquillement en retraite. Entretemps, ~~XXXXXXXXXX~~ la dernière défense avait été détruite : l'unique St Etienne avait cessé de fonctionner.

Il ne restait plus rien à faire : nous nous mêmes tous à ramper vers la seule sortie, afin d'en finir au plus vite avec cet enfer...

Un des soldats de la Compagnie n'en pouvait plus et grimpa sur le parapet pour respirer un air moins suffocant. Un instant plus tard, son cadavre tombait. Un second soldat fit de

70972

lui un point d'appui pour grimper, lui aussi. Une balle siffla; encore un cadavre de plus parmi nous. Ceci nous obligea à la circonspection et à bien regarder autour. Le champ était couvert de morts jusqu'à la ligne de l'horizon. Parmi tous ces corps inanimés et rigides, nous voyions tout d'un coup une tête se lever, se retourner et ~~retomber de nouveau~~. Un instant après, la tête se soulevait de nouveau; cette fois-ci, on pouvait nettement voir deux grands yeux sauvages sortant d'une tête noire recouverte d'une barbe, noire aussi. Une souffrance inhumaine brillait dans ces yeux et éveillait une pitié profonde. Mais bientôt la grêle de balles nous obligeait à cacher nos têtes et à essayer de disparaître au plus vite. La sortie était jonchée de morts. Plusieurs blessés nous prévenaient de ne pas risquer cette sortie, car les allemands mitraillaient l'ouverture à ras du sol. Les cadavres tout autour en étaient la preuve. Nous nous mîmes alors à entasser les morts des deux côtés et, sous leur protection, nous pûmes enfin nous évader, comme des vers, de ce coin dangereux.

Quand nous pûmes enfin trouver les tranchées allemandes aux abris spéciaux contre le bombardement, nous respirâmes plus librement. Dans l'un de ces abris; sur un monticule de cadavres allemands, on voyait la tête d'un soldat assis : le visage était bleu, les yeux sauvages, la langue pendante et la bave ~~qui~~ coulait de sa bouche ouverte. La tête tournait tantôt à droite, tantôt à gauche, comme un automate.

- Il vit encore! s'écrie l'un de nous, atterré par cette scène.

70973

133

- Cinq jours de suite dans cette position... Cinq jours tout seul avec ce tas de cadavres et avec l'espoir de voir un être vivant...

70974

XVII

Les deux volontaires

Ils étaient deux avec nous, deux amis fidèles qui nous avaient suivi jusqu'à la tombe et c'est pour cela que le même nom leur fut décerné par ceux qu'ils suivaient.

Je fis la connaissance du premier aussitôt mon arrivée à Lyon, à la caserne de ~~///~~ Saxe. J'ai vu là un grand chien à poils roux, aux grands yeux implorants, doux et amicaux. Il tournait autour de nous, examinait chacune des nouvelles recrues, le reniflait et si le résultat était satisfaisant, devenait aussitôt son ami et fraternisait. Il courait toujours de l'un à l'autre, jouait, gambadait, léchait les mains, se jetait par terre, les pattes en l'air - en un mot faisait tout pour gagner un sourire, une caresse ou, quelquefois même, un bel os, voire un bon morceau de viande. Il était très obéissant, silencieux et fidèle. Il n'insultait personne, n'aboyait après personne, comme généralement se le permettent les représentants de la race canine. Il était l'ami de tous et de chacun, le meilleur ami du soldat - fidèle et dévoué, prêt à se jeter au feu si on voulait l'exiger de lui. Il avait une sympathie toute particulière envers quelques-uns d'entre nous. Il dormait dans la même chambrée et la même paille lui servait de matelas. On voyait bien qu'il s'était adapté à la vie de caserne bien plus vite que ce n'était le cas avec bon

nombre de jeunes recrues. Au début, chacun lui avait donné un autre nom - au petit bonheur. Un seul pourtant avait bientôt reçu une consécration unanime et qui lui fut alloué définitivement : ~~Volontaire~~ "Volontaire".

Pourquoi "Volontaire"? Qui avait été son ancien propriétaire? Comment s'est-il trouvé dans la caserne? Autant de questions auxquelles personne n'avait pu répondre.

Certains affirmaient qu'il était d'origine africaine et avait appartenu au vieux sergent de la Légion Etrangère qui l'avait amené avec lui. D'autres jetaient le soupçon sur l'italien qui dormait toujours avec lui et qui, venu de Marseille à Lyon pour s'inscrire comme volontaire, l'avait pris avec lui. Un autre, un Lyonnais, nous assurait qu'il le connaissait depuis quelques années déjà et qu'il était tout aussi Lyonnais que lui.

Mais ce n'étaient que des hypothèses : il n'y avait rien de certain ni de défini. "Volontaire" restait pour nous enveloppé de mystère et d'inconnu.

Il était avec nous jour et nuit, aux manoeuvres. Il était toujours le premier, l'avant-garde, le guide. Il connaissait bien les emplacements où nous faisons nos exercices de tir et de gymnastique. Chaque fois que l'ordre de rompre nous était donné, il s'approchait de nous, nous léchait les mains, nous caressait, nous consolait de son regard amical, comme s'il voulait nous dire : "Ne vous en faites pas mes frères.

Vous surmonterez tout cela. Un peu de patience." Nous le comprenions et lui répondions par une caresse. Il se couchait alors sur son dos, les pattes aux quatre vents, la langue pendante, aussi heureux que haletant. Mais bientôt le clairon donnait le signal : il sautait aussitôt sur ses pieds et courait vers le sergent qu'il regardait de ses grands yeux implorants : "Ne torture pas trop les soldats". Le sergent se fâchait et s'impatientait comme s'il allait dire : "Fichtre! Le service c'est le service! Pas trop?! Il faut obéir et c'est tout". Il semblait écouter la voix insonore du sergent et, se tournant vers nous, la tête basse, il nous disait : "Rien à faire, mes enfants. Vous voyez bien : il faut patienter."

L'impression la plus forte que "Volontaire" fit sur moi ^{l'} avait été dès la première nuit de notre arrivée aux tranchées. C'était une nuit de Novembre - noire, froide et pluvieuse. Nous nous trainions dans la boue, sans savoir la direction que nous devions prendre. Nos commandants, qui nous conduisaient par monts et par vaux, n'avaient pas la moindre idée de la route. Et plus nous avançons, plus terrible devenait la canonnade. Tout d'un coup, une grêle de balles tombe sur nous. Plusieurs sont blessés. Bientôt une explosion formidable nous jette par terre de frayeur.

Les coups de tonnerre se suivent. Nous ne soufflons mot et attendons l'ordre de poursuivre la route. Je me lève, couvert de boue et trempé jusqu'aux os. Je vois une ombre noire qui se meut de loin. J'essaie de percer l'obscurité. Tiens! c'est "Volontaire". D'où sort-il? Voici quelque temps déjà que je l'avais perdu de vue - depuis que nous nous étions mis en route. Et, tout d'un coup, le voici avec nous. Je dois dire que j'ai été bien content de le voir - comme on est content de revoir un vrai ami qu'on n'avait vu depuis longtemps et que l'on rencontre à un tournant dangereux. On voit bien qu'il m'avait reconnu de suite et, s'approchant de moi, avait commencé à me parler vite, dans sa langue à lui. Je me suis senti soutenu et appuyé. Je n'étais plus tout seul, j'avais à qui parler et à qui me plaindre sur mon sort. Il avait dû comprendre mon état d'âme : il s'est mis à courir, puis revenant bientôt, m'avait expliqué que là-bas, dans la direction qu'il venait de prendre, se trouvaient nos soldats. Il n'y avait rien à craindre... Et quand, avec le temps, nous nous habituerons aux grêles de balles de fusils et des mitrailleses, nous n'y penserons plus... C'est ainsi qu'il courait de soldat à soldat, tâchant de son mieux de leur faire comprendre qu'il n'y avait, après tout, rien à craindre...

Depuis lors, nous ne le perdions jamais de vue. Il était toujours à nos côtés dans les tranchées. Quand nous allions nous reposer à l'arrière, à une vingtaine de kilomètres des tranchées, il revenait avec nous. Et quand nous devions de nouveau nous acheminer vers les tranchées, il était encore là, toujours avec nous. Il avait partagé notre vie de tranchées il avait souffert avec nous, de faim et de froid; il avait vécu les heures effroyables des violents bombardements. Il nous était, surtout, de service quand nous sortions la nuit, une demi douzaine, en embuscade, et quand il rampait comme nous sur son ventre, silencieux comme le serpent qui glisse. Il courait le premier en reconnaissance et revenait bientôt nous souffler à l'oreille que tout près d'ici, il y avait une sentinelle allemande et que plus loin, là-bas, une patrouille s'avavançait. Il nous sauvait ainsi d'une rencontre soudaine et désagréable. ET quand il allait avec nous, nous étions sûrs de ne pas nous perdre...

Une fois - une nuit de Mars qu'il pleuvait, la terre recouverte d'un mélange de neige et de boue - quelques-uns d'entre nous avions été choisis pour une embuscade. Nous avions naturellement invité "Volontaire" d'être de la partie. Il semblait triste et abattu; ses yeux étaient humides et malheureux et il n'avait pas le moindre désir d'aller avec nous. Nous nous étions donc mis en route sans lui. Mais nous n'étions pas encore bien loin quand nous vîmes "Volontaire" grimper sur

le parapet, sauter dans la tranchée et nous rattraper. Tout d'un coup, quelque chose sembla voler dans l'air et bientôt une grenade fit explosion tout près de nous. Nous nous jetâmes par terre. Des bombes éclataient au-dessus de nos têtes. La situation devenait critique. Nous nous mîmes à courir de toutes nos forces à la merci de Dieu et dans la direction de nos yeux. C'est à grand peine que nous pûmes enfin rejoindre nos tranchées - quatre d'entre nous. Les deux autres s'étaient égarés et ne nous retrouvèrent que le lendemain.

Nous n'avions plus revu "Volontaire"... Avait-il été la victime de cette grenade meurtrière?

"Volontaire II" vint bien plus tard. C'était un chien gris, de taille moyenne. Ses yeux aussi étaient gris, à moitié éteints, mais doux et fidèles. Au premier abord, l'impression produite avait été plutôt repoussante et désagréable, ^{mais} on s'était bientôt habitué à lui et on lui trouvait un cœur dévoué et une amitié sincère. Il était, comme son prédécesseur, silencieux et timide; il suivait chacun et fraternisait avec tous. Il nous suivait partout et avait vécu avec nous les terribles attaques d'Arras.

Je l'ai vu la dernière fois lors de la deuxième attaque du 16 Juin 1915. Il courait sur le champ de bataille, grattait le sol avec ses pattes, reniflait, cherchait et aboyait. Je me suis approché de lui. Mais il ne m'avait pas reconnu et s'enfuit.

Je ne l'ai plus revu depuis ...

Qui sait si le même sort ne lui était échu que ceux qu'il suivait fidèlement. Sa chair n'a-t-elle pas été dévorée des mêmes oiseaux de proie qui déchiraient le corps des cadavres humains - ses frères? Qui peut distinguer, parmi les os et les cadavres déchiquetés et en putréfaction qui jonchent les champs, les chevaux, les chiens ou les hommes? Les premiers, comme les derniers, ont été effacés du LIVRE D'OR de la vie et personne ne se rappellera d'eux. Nulle trace ne restera d'eux comme il n'en reste aucune des nuages dans le ciel et des vagues dans la mer, qui viennent, disparaissent et sont remplacés par d'autres nuages et par d'autres vagues. Personne ne pensera aux martyrs anonymes et inconnus, grâce auxquels la vie continue à se développer, à être plus riche et plus belle, plus agréable et plus ~~juste~~ ^{juste.}

Et dans l'histoire de l'éternité, ils resteront inconnus...

XVIII

70981

A l'arrière des tranchées

Brûlés, noircis, éreintés, usés, harassés, la poignée de soldats que nous étions restés de la fière armée de volontaires, avait été envoyée à l'arrière, après les terribles attaques, pour prendre un repos bien mérité.

Quand la belle lumière du jour limpide baigna nos yeux inaccoutumés, tout nous sembla tellement extraordinaire, tellement nouveau... Nous pensions rêver. La nature, autour de nous, était en pleine éclosion. Les beaux arbres intacts, les animaux joyeux et sains de corps, les champs merveilleux, les vallées paisibles - tout nous semblait si nouveau, si étrange et si incroyable! Nous ne pouvions croire nos yeux, à regarder ces hommes qui se promenaient comme si de rien n'était, ces femmes, douces et jolies, qui parlaient tranquillement entre elles, ces enfants qui jouaient et riaient, couraient et sautaient gaiement, heureux et satisfaits! La mort n'a-t-elle donc pas frappé aux portes ici?

Et quand nos camions, sur lesquels nous étions tous juchés, avaient traversé un village et sa gare de chemin de fer, chacun de nous ne put s'empêcher de crier d'étonnement et d'admiration - comme des sauvages qui, pour la première fois,

verraient les effets de la civilisation. Nous criâmes de joir, à tue-tête, sans rime ni raison. C'était vraiment honteux! Oui! Une grande honte de voir des hommes devenir en un si court laps de temps - à peine 10 mois -, aussi étrangers au reste de l'humanité, aussi barbares et sauvages, aussi grossiers et primitifs.

Quand nous étions descendus de nos camions, près d'une gare et que nous entendîmes le sifflet d'un train, un mouvement instinctif nous rejeta en arrière. Mais bientôt, c'était de nouveau l'étonnement, les cris sauvages, un épanchement infernal de tous les sens jusqu'alors réprimés. Une hystérie collective avait pris possession de nous. On aurait pu croire que nous étions devenus fous à lier.

Quand ce premier enthousiasme pathologique se fut calmé, la réaction inévitable s'ensuivit : sous l'influence de la nature, si belle et si douce, nous étions devenus trop silencieux, trop pensifs et trop sérieux. De temps en temps, on entendait le soupir trop longtemps contenu s'exhaler de la poitrine de quelqu'un et tout retombait de nouveau dans le silence. Chacun de nous, sans paroles, priait en silence, au Créateur du Monde; il sentait que disparaissaient petit à petit ses instincts meurtriers et que la bête sauvage qu'il était se muait de nouveau en être humain, même pas des sentiments humains. Chacun de nous était occupé de son propre sort, de son bonheur inattendu et tremblait de crainte de s'éveiller bientôt de ce songe merveilleux pour retomber, encore une fois dans la réalité barbare, terrible et macabre...

Nos attitudes tristes et silencieuses avaient attiré l'attention des passants et des habitants. Les enfants avaient été les premiers à s'approcher de nous, nous proposant leurs services dans le cas où nous voudrions acheter quelque chose - car il nous avait été défendu d'aller en ville. Puis, les femmes et les hommes, de loin, s'étaient arrêtés pour regarder ces êtres couverts de boue, qui ressemblaient aux indiens sauvages aux visages maquillés, leurs corps couverts de plumes. On voyait bien qu'ils nous regardaient avec un certain mépris, qu'ils se considéraient supérieurs à nous, plus éduqués que nous, hommes des tranchées. Bientôt après, deux jeunes filles vinrent à nous, pour nous donner à boire du cacao bien chaud. Ce fut la ruée. Non pas pour avoir le cacao, mais pour avoir le bonheur insigne d'être servi des belles mains féminines, blanches et délicates.

Pendant que nous dégustions le cacao, un monsieur d'un certain âge, élégamment vêtu, aux yeux intelligents et à la barbe blanche en pointe, s'était approché de nous. Il gagna bien vite notre sympathie et notre attention. Les langues se déliaient et une vive discussion s'était engagée avec le nouveau venu.

- Ah! si vous saviez, nous disait-il, la vie pleine d'agréments que mènent dans cette ville les officiers de l'Etat Major! Et cela sur le compte des malheureux soldats, qui sont tués par milliers quotidiennement dans les tranchées et sur les champs de bataille.

Un général, dont les régiments avaient combattu sur tous les fronts et qui avaient perdu des dizaines de milliers de leurs effectifs, ne s'en faisait pas et vivait une vie de sybarite, s'accompagnant de belles femmes, de champagne et de poulets rôtis, et donnant à ses armées des ordres stupides et irréfléchis. Quand on lui avait fait savoir que l'ennemi était ^{plus} fort qu'il ne le pensait, il répondit laconiquement : "Eh bien, il n'y aura qu'à battre en retraite".

"J'étais assis, il y a quelques jours, dans un café et voici ce que j'y ai vu. Deux officiers, qui venaient seulement de revenir du front - éreintés, harassés - avaient demandé qu'on leur servît du café. L'ayant avalé, ils avaient appelé la dame du comptoir, jeune et jolie, avaient bavardé un petit peu avec elle, lui avaient payé le café et, lui ayant serré la main, s'en étaient allés.

Dans un coin, se trouvaient quelques officiers de l'Etat Major, proprement rasés, élégants dans leurs uniformes reluisants, et qui n'avaient vu le front que sur les cartes de l'Etat Major et qui ne le verront jamais autrement. L'uniforme, ils ne le portent que pour plaire davantage aux femmes. La scène qui venait de se passer avait semblé le contrarier : quel toupet de ces deux officiers de tranchées, chétifs et abattus, que de se permettre des libertés avec la patronne, qui ne devait faire les honneurs de sa conversation qu'à eux! Ils l'appelèrent pour lui faire la leçon : "Madame! Pourquoi n'avez-vous pas dit aux officiers de prendre d'abord un bain dans la rivière avant de vous donner leurs mains à serrer".

J'étais assis à mon coin et mordais mes lèvres.

J'avais bien voulu dire ce que je pensais, mais j'ai dû me retenir car, aujourd'hui, le pouvoir est entre leurs mains. Quand ils s'en furent, je dis à la patronne, que je connaissais du reste : "Vous auriez agi bien plus honnêtement si vous aviez répondu à ces imbéciles d'élégants que même s'ils s'étaient baignés eux dans la rivière, ils seraient restés tout de même sales et pourris; que les autres, aussi crottés soient-ils, n'en étaient pas moins plus propres qu'eux, parce qu'ils combattent et souffrent pour nous tous, pour tout le peuple, tandis qu'eux, les froussards, osent encore se moquer de ces hommes..."

"Encore un exemple de la façon dont on vous traite, vous, soldats ! Un capitaine et son lieutenant étaient arrivés ici du front pour se reposer. Pendant toute une journée, ils avaient été à la recherche d'un logis, sans pouvoir en trouver. On avait refusé partout de leur louer une chambre, pour la seule raison qu'ils venaient seulement d'arriver des tranchées et qu'ils étaient sales et crottés, exténués et rompus de fatigue. Après avoir marché vainement toute la journée à la recherche d'un toit, le lieutenant, se tournant vers le capitaine, lui dit : "Si nos troupes voyaient quelle vie d'insouciance et de gaieté on mène ici sur le compte du peuple et des soldats du front, et comment on se comporte avec nous et qu'on ne veut même pas nous louer une chambre .. Si on le savait, croyez-mous qu'ils auraient encore le courage de souffrir comme ils souffrent et de mourir

héroïquement pour tous?"

"Nous ne pouvons rien faire, aujourd'hui, pendant que la guerre sévit. Mais nous verrons, après la guerre, à publier tous ces faits, ainsi que d'autres du même genre.

Les lâches, les embusqués de la guerre, qui ont peur du front, et qui vivent une vie gaie et sans soucis sur le compte du peuple malheureux, tâcheront encore de faire croire à tout le monde que c'étaient eux les héros, les vrais libérateurs de la patrie. Et ils exploiteront la paix future, comme ils exploitent aujourd'hui la guerre."

Le vieillard parlait avec tout son coeur et on voyait bien qu'il souffrait véritablement de l'injustice qui se perpétrait dans son pays; qu'il était plus patriote que la poignée d'officiers qui ne pensaient qu'à leur propre bien-être, et qu'il était prêt à se sacrifier pour sa patrie.

Nous sommes à Jérusalem

I

Tels en parade devant un Général, quand chaque soldat est censé répondre à son salut, les soldats en marche, sac au dos, compagnie après compagnie, bataillon après bataillon, criaient à tour de rôle aux deux retardataires qui se reposaient sur l'herbe à un croisement des routes :

"Nous sommes à Jérusalem! Nous sommes à Jérusalem!"

Des voix tristes, mélancoliques et brisées se portaient dans l'air comme des sons perdus et errants, dans le désert que la marche lourde et monotone des troupes engloutissait bientôt. Quelques-uns avaient murmuré des mots incompréhensibles, d'autres avaient laissé passer entre leurs dents des reproches amers; d'autres enfin attrapèrent au vol ces murmures et les semèrent tout le long de la chaîne humaine qui s'allongeait sans cesse.

Quelle sarcastique et mordante ironie résonnait dans ce "Vraiment? Nous sommes à Jérusalem?!".

Agenouillé près du "Camarade de guerre" étendu tout au long, Fridman avait lentement et avec prudence tourné la tête et avait répondu aux félicitations qui lui venaient de tous côtés : " Nous sommes à Jérusalem"...

Une chaleur vivifiante et un espoir plein de promesses jaillissaient de ces quelques paroles. Des feux follets s'allumaient dans ses yeux remplis de larmes, un sourire heureux illuminait son visage et des fossettes avaient renforcé les rides au coin des lèvres.

"Le drapeau de l'armée d'Ephraïm.... les jeunes héros accourent de la forteresse et vont de Goscen au désert, pleins d'audace et sans peur, à la rencontre de la liberté...

" Nous sommes les tribus, les enfants de Jacob".

A cette pensée, un espoir lumineux avait irradié son cerveau.

Jadis, l'armée n'a-t-elle pas brillé ainsi sur le mont Zabulon, quand elle s'est jetée contre Siséra?! Et le vieux Mathathias n'avait-il pas conduit ses hassids courageux et enthousiastes contre les ennemis du peuple juif?!

Ah, oui! Il est mieux de mourir en héros dans la guerre, que d'être mené à la boucherie par les vainqueurs!...

Instinctivement, il avait cherché le fusil, prêt à l'attaque...

Tout d'un coup, on entendit le bruit d'un cheval au galop et bientôt surgit d'un nuage de poussière qui semblait s'élever jusqu'aux cieux, un cavalier sur sa monture haletante.

De ses dernières forces, il avait voulu arriver au carrefour et, tirant sur les rênes, retint tout juste son cheval au passage des deux soldats.

70989

C'était le capitaine de la compagnie.

Deux pointes d'étrier enfoncées dans les côtes du cheval, et un coup de fouet sifflant ^{avait} ~~e~~ coupé l'air.

Tel un aigle sauvage et rapide qui s'élève soudainement dans les airs, le cavalier fila avec sa monture. Un nuage de poussière-et les deux avaient disparu dans la distance lointaine...

Soldat d'origine suisse, il s'était inscrit comme simple poilu dans la Légion Etrangère, et avait bientôt gagné ses galons de caporal et puis, de capitaine. Il s'était distingué au front par ses saillies singulières et par ses blagues; et il avait suscité, par cela, l'envie et la jalousie de ses camarades, la colère et les reproches de ses supérieurs.

Plus d'une fois, la compagnie avait eu à supporter les folies de son capitaine.

Sans raison, ^{aucune} il vous faisait marcher et courir les soldats éreintés et fatigués, par ci et par là, comme le chien qui chasse le troupeau de moutons. Souvent, quand le capitaine n'avait aucun autre moyen de faire montre de ses connaissances militaires et de son talent, la compagnie devenait une vraie cible...

Après trente jours de vie de tranchées, après la lourde marche de 25 kilomètres, sac au dos, avec fusil et bagages, quand un peu de repos n'était que justice, arrivait un nouvel ordre du capitaine d'être prêts à la révision qui aura lieu le même jour.

Surang Carneville Paper & Co. St.

Les armes, toutes rouillées, avaient dû être polies à l'intérieur comme à l'extérieur. Les uniformes dont la couleur initiale avait fait place à l'arc en ciel des diverses saisons et du contact de la boue des tranchées, avaient dû être remis à neuf et devaient briller comme s'ils venaient de quitter l'intendance; les boutons devaient être resplendissants de lumière, comme un miroir dans lequel on pourrait se regarder.

Chaque soldat devait être propre, tout devait être en ordre et il devait être prêt, fusil, musette et tout le reste, à la marche.

Chaque caporal ne manque pas, non plus, de passer sa section par le crible; il examine chaque petit détail particulier, trouve des fautes et commande de s'aligner en une longue file et d'attendre le commandement.

Le sergent de la section arrive :

"Que les ceintures brillent! Que les cartouchières, pleines de cartouches, soient fixées à l'angle voulu! La baïonnette au canon!...

Puis vient le lieutenant. Il se promène à travers les files de soldats alignés, observe chez l'un ou l'autre un bouton trop lâche, engage à tue-tête le sergent : " il ne le manquerait plus si le capitaine le voyait." Le sergent décharge toute sa colère sur le caporal qui, à son tour, s'en prend au pauvre bougre de poilu.

Une grêle d'injures, une pluie de menaces, et comme dessert : 8 jours de prison...

-Garde à vous! // C'est le capitaine en personne qui approche.

Les deux rangs de soldats s'immobilisent face à face. Les caporaux à leurs escouades, les sergents à leurs sections, et les lieutenants à la tête de toutes les sections.

En passant devant la 2e section, le capitaine s'arrête près de Fridman, lui donne, militairement, ^{une tape} ~~un coup~~ ~~de sa main~~ sur la poitrine bombée et lui dit, ^{se tournant} ~~s'adressant~~ ^{vers les} ~~aux~~ autres :

- Voici un brave échantillon de soldat!"

Puis le capitaine se tourne vers le sergent :

- Pourquoi ne me présentez-vous pas cet homme pour la promotion au grade d'élève-caporal de première classe?

- Il refuse, mon capitaine, répond le sergent, raide comme la corde d'un arc, puis se rattrapant : " Il ne parle pas le français."

Il trouvait toujours un prétexte quelconque qui masquait sa vraie jalousie...

Le capitaine avait connu Fridman à LYON. Chaque fois qu'un nouveau groupe d'officiers arrivait de Sidi-bel-Abbès, le capitaine donnait l'ordre à ses officiers de former, parmi les volontaires étrangers, un régiment spécial de marche pour le front. La première fois qu'on avait amené les recrues au champ de manoeuvres du fort de la Motte, pour leurs exercices militaires, on put déjà voir ce jeune homme maigre, de stature

moyenne, attirer l'attention de tous, par ses acrobaties et par l'excellence de son tir.

Tandis que la majorité des recrues ne savait même pas comment tenir le fusil dans leurs mains maladroitement et que ceux qui s'y étaient déjà habitués ne touchaient la cible qu'une fois sur huit, lui, Fridman, ne perdait pas une seule balle et touchait ~~XXXXXXXX~~ chaque fois le but.

Le capitaine, qui avait la réputation d'un Guillaume Tell, n'avait atteint le but que 6 fois sur 8, pendant que ce "Bleu" avait touché 8 fois la cible. Le capitaine avait ce même jour lié amitié avec Fridman.

Quelque temps après, quand on était déjà dans les tranchées et que l'on préparait l'attaque au printemps prochain, leur amitié fut encore plus étroitement scellée. Le capitaine avait même, une fois, pris part à un jeu organisé par les soldats.

Quelques soldats s'étaient mis, un jour, à lutter entre eux à bras le corps. Le capitaine invita des candidats à se mesurer avec lui. ET comme aucun des soldats n'avait osé se proposer, il s'adressa à Fridman :

- " Viens donc voir, toi!"

- Je pose une condition, répond Fridman, celui de nous deux qui sera le vaincu devra donner une tournée de pinard.

- Accepté, répondit le capitaine, un sourire aux lèvres.

Le soir, les soldats eurent plus d'un quart pour leur gamelle du soir. Ils ne s'amusèrent pas moins de voir le capitaine couché, mordant la poussière...

Un jour que la compagnie était aux champs à faire l'escrime à la baïonnette, une section, alignée en face de l'autre, ce fut précisément la première section, postée sur la colline, et composée en majeure partie de polonais, qui avait reçu l'ordre d'attaquer, la deuxième section, rangée au pied de cette colline, et composée uniquement de juifs...

Fridman était face à face avec "Yanek le Géant", sobriquet que celui-ci avait gagné grâce à sa hauteur surnaturelle.

Il avait une opinion plutôt drôle des juifs. Un peu par jalousie que ce petit juif jouait un tel rôle dans cette compagnie, il s'était vanté auprès de ses camarades, avant même que l'escrime n'ait commencé, que lui, Yanek, ferait sauter l'arme des mains de Fridman.

Aussitôt le signal donné, il s'était jeté de toute sa masse lourde sur Fridman avec l'intention fixe de mettre son dessein à exécution.

Fridman n'avait pas bougé et regardait son adversaire droit dans les yeux. Qu'allait-il se passer?

Cette lutte inégale avait bientôt attiré l'attention de tous et quand le signal d'arrêt avait été donné et que les fusils avaient été groupés par faisceaux, ces deux continuaient toujours le combat : l'un, la bave aux lèvres, deux grands yeux sauvages qui sortaient d'un visage enflammé, la sueur tombant à grosses gouttes; l'autre, au visage pâle, manoeuvrait avec l'arme

comme un peintre avec son pinceau.

Tout le monde les ^{avait} entourés, par curiosité et l'on ~~est~~ impatient de voir la fin du duel. Le capitaine lui-même ^{était} ~~est~~ ^{était venu} ~~vint~~ bientôt jeter un regard sur la paire combattante.

Le polonais, en voyant le capitaine, était devenu tout rouge et avait commencé à jouer de l'arme de tous côtés, mais à peine osait-il toucher Fridmann que son arme butait contre celle de ce dernier et sursautait. Et, naturellement, le combat finit par le fusil de Yanek tombant de ses mains.

Le capitaine avait, à cette occasion, expliqué l'art de l'escrime à la baïonnette et avait fait la remarque que Fridman pouvait tenir tête, tout seul, à une dizaine d'adversaires.

II

Les deux copains étaient restés couchés au milieu du large champ. Fridman avait remarqué que de grosses gouttes roulaient sur les joues de son ami, mais ne voulant pas lui faire voir qu'il l'avait attrapé en flagrant délit de faiblesse il détourn~~a~~ sa tête, tournant son regard vers l'infini lointain.

Un rouleau de souvenirs, longtemps endormis, se nouaient dans son cerveau et défilaient, comme des fantômes, devant ses yeux.

Un épisode, surtout, qui s'était profondément gravé dans sa mémoire et ~~qu'il~~^{qui} l'avait accompagné durant toute sa vie, s'était à ce moment clairement et distinctement déroulé devant ses yeux.

Encore petit garçon, son père l'avait amené un jour dans un très vieux cimetière délaissé. Les tombes étaient presque entièrement recouvertes d'herbe et de ~~de~~ mousse. Les dalles avaient été usées et lavées par le temps et on ne pouvait plus lire le moindre mot. C'est auprès d'une de ces vieilles tombes solitaires que son père et lui s'étaient arrêtés et que celui ~~ci~~^{-là} lui dit : "Regarde bien, mon enfant, cigissent deux enfants du peuple qui avaient consommé le sacrifice de leur vie et ~~sont~~^{étaient} devenus martyrs au temps de l'assassin Khmelnitzky. Deux prosélytes. On les avait couverts de goudron et brûlés vifs, ici, à ce même endroit. Ce n'est que plus tard que les juifs les ~~ont~~^{avaient} enterrés d'après le rituel consacré par des siècles et ~~ont~~^{avait} fait de cet endroit un cimetière". Il s'était plongé dans ses pensées, des soupirs soulevaient sa poitrine attristée et il continua : " C'est une grande conquête, mon enfant. Seuls des saints, comme ces dix massacrés d'Adrien, avaient mérité une si belle mort."

Depuis lors, son plus grand désir avait été d'atteindre ce but.

C'est pour cela qu'il était devenu aussi croyant - lui ce petit garçon - afin de pouvoir atteindre au martyre. Plus

tard, il avait participé au mouvement révolutionnaire, possédé par ce même sentiment de sacrifice : là aussi il s'efforçait de ^{se} consumer sur l'altar du grand idéal de l'humanité.

Mais, tout d'un coup, il se rappelle qu'il est couché sur le sol de la Champagne. Le berceau des croisades. Pierre l'Ermite. Les conciles de Clermont. Le pape Urbain, Saint Bernard... Le moine Rodolphe. Le chevalier Godefroy de Bouillon. Une longue chaîne de batailles, de boucherie, de tortures... le Martyrologue... Les commentateurs...

Il voit clair comme le jour, comme un Haman sauvage et brutal traîne de toutes ses forces et sans pitié un vieillard par le champ vide. Un chaos de voix haletantes.

- Nous les brûlerons.

- Nous les grillerons.

- Où? Au Calvaire! Au poteau des martyrs! L'adolescent tient ouverts ses grands yeux limpides, les lève au ciel et s'écrie :

- Pour ton honneur: Saint Rabbi Jacob ^{Tham} ~~Dem~~...

La masse continue l'orgie:

Par le fer et par le feu.

Etrangler Satan...

Et il lui semblait qu'une pierre lourde et terrible étouffait sa poitrine.

Un obus éclate tout près. La première pensée : le compagnon! Remarquant les deux gouttes brillantes dans les yeux de l'autre et les traces de larmes desséchées sur ses joues, il détourna de nouveau son regard, et d'autres pensées vinrent éveiller sa mémoire.

- Pourquoi t'es-tu mis à pleurer tout d'un coup?

Son ami lui avait posé cette question en revenant du théâtre.

- Es-tu encore si enfant qu'une pièce puisse encore te toucher jusqu'aux larmes? Un tel sentimentalisme? Faiblesse féminine. On peut pleurer même d'un oignon ou d'une forte gelée...

Il ne put alors répondre à son ami et il se dit que son camarade avait raison et qu'il ne convenait vraiment pas à un homme de pleurer.

Pourquoi avait-il pleuré aux paroles du khazan : "Et leurs tribus avaient fait couler le sang comme de l'eau".

Et, aujourd'hui - tant de temps après - les larmes l'étouffent quand il y pense...

Dans le train, un de ses copains avait fondu en larmes et lui, regardant son camarade, ne put s'empêcher de pleurer aussi. Ses amis, qui connaissaient son faible, l'engueulaient : "Quelle vieille hystérique... Et ça veut encore être soldat!".

Il s'était alors donné la parole de ne plus jamais verser de larmes, - adviennent que pourra! - . Et, en effet,

il ne se rappelait pas d'avoir jamais pleuré au font. Mordre les lèvres jusqu'au sang, mais ne pas se laisser aller aux larmes. Et voici le "puissant" logicien subitement en larmes, pleurant sur ses propres douleurs... Il savait bien que s'il commençait à apaiser les souffrances de son ami, il finirait par fondre en larmes, lui-même, ne serait-ce qu'en le regardant. Il s'entêtait donc à regarder par ailleurs, à s'enfoncer dans ses propres pensées. Et afin de disperser son humeur sanglotante (car il savait bien qu'elle finirait par le terrasser et que son copain entendrait les sanglots) il tâchait de rappeler à sa mémoire, des images gaies et plaisantes.

- Nous sommes à Jérusalem! Souvenir agréable celui-là!
Tous les grands événements viennent à l'improviste sans que l'on ^{connaisse} ~~sache~~ leur cause. Tel fut le cas avec lui. Est-ce un autre qui avait prononcé les mêmes paroles? Ou est-ce peut-être lui-même qui l'avait clamé, ^{faisant des découvertes} ~~découvrant~~ (avec ses camarades à Lyon.)

~~le~~

- Voyez amis : Rus Rachais! Rachi! R.Ch.!
Rabbi Chloymé Itzkov!

- Nous sommes à Jérusalem!...

Quelques-uns de la compagnie s'étaient écriés :

- Va donc voir si, peut-être, l'église est effectivement le Temple?

- Sachez, camarades, que l'église de Saint Jean Baptiste avait été jadis un temple israélite; à l'endroit, où ils baptisent aujourd'hui le Christ, _____

70999

St-Paul avait prêché, 30 ans après la mort du Rédempteur, la foi néo-judaïque. Et l'on traînait les juifs à la mort, au baptême forcé.

- Au moyen-âge, répliquaient les uns.
- Ce fut plus tard...
- Ici Ebenezer avait rêvé...
- Et crevait de faim, finissaient les autres.

Cette réplique souleva un rire général et quelqu'un de s'écrier : "Fridman! Nous sommes à Jérusalem".

Et la raillerie tourna au sérieux...

Un dimanche après midi, quelques jours avant son départ pour le front, une bande joyeuse s'en fut à Saint Just, banlieue de Lyon.

La première chose que vit Fridman, en montant, ce fut la rue des Macchabées.

- Amis, ne vous avais-je pas dit que nous étions à Jérusalem?

Un peu plus loin, ce fut une église qui portait une inscription latine : "Anciennement Temple des Macchabées, aujourd'hui Eglise St Just."

- Vous voyez bien! s'écriait-il avec enthousiasme. Un temple israélite. Les larmes juives qui avaient dû couler ici!

71000

- Maintenant, nous sommes réellement à Jérusalem! admettaient les autres. Et le bruit se répandit à tout le régiment : Polonais, Italiens, Belges, Grecs, Arabes et autres s'exclamaient à tout propos : " Nous, être Jérusalem! "

Les trots de colonne de cavalerie avaient rompu le fil de ses pensées...

Depuis lors, beaucoup d'eau avait passé sous les ponts. Des flots de sang avaient coulé. De son régiment, qui comptait 5000 poilus, il en restait à peine 800. Quelques-uns avaient voulu être transférés en des régiments français, et lui est là, avec encore un - un vieux camarade de guerre.

Un beau clair de lune. C'est déjà la cinquième étape du calvaire.

Des ombres fatiguées, vacillantes et muettes se meuvent entre les monts qui se perdent dans la profondeur de la nuit.

Sur toute la longueur de la route, sont semés les soldats éreintés et harassés, semblables à des monticules de terre glacée.

- Chante, chante et ne te lasse pas!

Et le sac pesant sur les épaules arrache la peau, rend la respiration hectique; les artères se gonflent et se tendent comme des cordes. On dirait des anneaux tatoués, étreignant son cou.

71001

... " La lune brille,
Les étoiles scintillent".

" Mon peuple, tu seras comme les astres au firmament.
"Mon peuple" - et dans ces mots que le camarade chante, il
sent comme des larmes qui l'étouffent... "Et un voeu est déjà
réalisé", s'écrie-t-il d'une voix tremblante et sanglotante...

- Pourquoi ce silence?

- A peine puis-je tenir sur mes pieds, et tu veux
encore que je chante?!

- De quoi te plains-tu donc?)

(Et l'autre avait porté la croix sur ses épaules, avec
des mots de bénédiction et le sourire aux lèvres...

- Pour les péchés de qui et pour quels péchés?

- Chante!

Et malgré lui, les larmes s'échappèrent de ses yeux.

- "Mais les astres, si petits, si brillants" - et
de sa manche, ~~xx~~ s'essuyant les yeux, il voulut continuer à
chanter - "les astres, mon Dieu, où sont-ils?"...

- Silence là-bas, nous sommes près des lignes
ennemies et vous bavardez trop fort, menaçait l'officier.

Trrr.... boum... Tous s'aplatissent sur le sol.

Trrr.... dzim... boum!

- "Mon peuple, tu seras comme les astres au firma-
ment".

" Comme le sable au bord de la mer"...

Combien de fois, ils avaient dû monter ce calvaire. Et, à chaque fois, les rangs de soldats deviennent plus clairsemés et ceux au pied de la montagne de plus en plus épais - des croix de bois... Croix sur croix... C'est ainsi qu'ils marchent dans un silence perpétuel, ces hommes épuisés, respirant lourdement comme des chevaux haletants, qui traînent au sommet d'une montagne des charrettes lourdement chargées. Tous les deux sont occupés des mêmes pensées - ~~atteindre~~ atteindre le but aussi rapidement que possible et ~~en~~ en finir avec cet épuisement insupportable...

Tout dernièrement encore, quand on s'était réuni dans un village en ruines, au moment de quitter la Champagne, afin de célébrer une messe pour l'âme du Grand Peretz, ils étaient quelques centaines de héros juifs, tous jeunes et solides. Ils avaient pleuré le poète en chantant des mélodies de sa création, tout comme si c'était aujourd'hui. Et maintenant? On pourrait les compter sur les doigts d'une seule main.

Fridman marche, son regard tourné vers le ciel, pour y trouver, peut-être, une réponse à tout cela...

Jadis, les dieux descendaient chez les hommes et s'unissaient à eux. Ils prenaient pour femmes les filles des humains et les hommes épousaient des déesses...

La déesse, née de l'écume de la mer, caresse le jeune Adonis.

Le berger rêve de la modeste Diane.

Ici, on célèbre le mariage du roi Pélée avec Thétis. Les couples sont partout. Tous sont gais et heureux.

Ô, terrible Eris, dont la pomme d'or, dédiée à la plus belle, avait amené la guerre de Troie.

Et plus il regarde le ciel, plus il voit les crimes terribles qui sont perpétrés là-haut.

Ici, le terrible Cétus attend sa proie - la jeune fille abandonnée. Là, la déesse reine métamorphose l'innocente Callisto en ourse...

O Argus! que de vies ^{Jason} ~~Jason~~ avait détruite à la recherche de la Toison d'Or!

Toi seul, Regulus, patriote immortel, tu brilleras toujours; ton étoile ne pâlera jamais. Après un exemple comme le tien, les consuls d'aujourd'hui ne t'imiteront plus.

Il remarque, à cet instant, un zeppelin à peine visible à l'oeil nu, se mouvoir entre les étoiles; il éclipse Almach, et s'approche du ventre d'Andromède, Mirach.

- Tu regardes le ciel et ne vois pas ce qui se passe près de toi.

Pendant qu'il essayait de suivre la route de l'aéroplane, il trébucha et tomba dans un fossé. L'adjudant lui en fit la remarque.

- Par contre, mon adjudant, vous ne savez pas ce qui se passe dans les cieux.

- On n'a pas à le savoir tant que les boches ne nous tirent pas dessus de ce coin.

- Mais c'est ce qu'ils vont bientôt faire et si ce n'est pas directement sur nous, c'est probablement sur Paris et ses environs.

- Hein? Quoi? sursauta l'adjudant?

- Un zeppelin, qui vole assez haut pour qu'on puisse à peine le voir, vient de passer la constellation d'Andromède et se dirige dans la direction de la Polaire. La petite tâche noire, de la longueur d'un cigare, continue sa route. Ceux qui volent plus haut que les aigles mordront comme des serpents venimeux les habitants endormis.

Ni l'adjudant, ni le lieutenant ne connaissaient ces routes célestes. Mais le capitaine, qui venait d'arriver, constata que c'était bel et bien un zeppelin. Le lendemain matin, à l'aube, les observatoires de Compiègne avaient repéré le visiteur et l'avaient reçu avec toutes les honneurs militaires..

71005

XX

Lettres à mon père

I

Mon cher père,

Cela ne te surprendra certainement pas si je te dis que je suis devenu un soldat - plus que cela, un volontaire. Je me suis laissé couper mes longs cheveux dont j'étais si fier; j'ai ôté ma cravate noire avec l'épingle à tête de mort, et j'ai endossé un uniforme bleu et des pantalons rouges (la seule trace de la France révolutionnaire), la ceinture autour de la taille et l'épée dans la ceinture... et me voici en tout ressemblant à un des soixantes gardes du roi Salomon.

Mon végétarisme a dû se plier aux exigences nouvelles je mange de la viande, je bois du vin - car, autrement, ma valeur aurait été nulle pour eux.

"Tu ne tueras point" est maintenant embrigadé de deux guillemets, quitte à être entièrement biffé dans un avenir assez proche...

Ah, oui! C'est ainsi, mon père bien-aimé. Aurait on jamais cru qu'au vingtième siècle une telle catastrophe était possible? Ne serait-elle pas, peut-être la dernière guerre de Gog et Magog? Si oui - eh bien! qui sait!, cela en vaudrait la peine, n'est-ce pas? Mais ... qui sait!?

En attendant, je suis soldat. Et je veux croire que tu es le seul qui pourras me comprendre. Tu ne seras pas comme les autres, à me demander : "Pourquoi?" "Dans quel ~~XX~~ but?".

Stron Cornette Taper

Sais-tu, père, qu'ici à Paris, cette deuxième Athènes, il faudra bientôt chercher un homme avec une lanterne en plein jour.... On dirait que tous ont été frappés de folie et que chacun, sans s'en rendre compte, s'est gorgé de haine, de vengeance... et de patriotisme!

La situation des juifs étrangers est surtout désespérée. Tous semblent être frappés d'effroi, comme des moutons en déroute, devant les loups affamés. Aussitôt la mobilisation décrétée, on rencontrait à tous les coins de rues des visages juifs éperdus, abattus, désespérés, avec de grands points d'interrogation sur leurs fronts : "Que faire?" "Que doit-on faire?" "Que pensez-vous faire?"

Ces visages apeurés et ces questions m'ont aussi désespéré. Et qu'advierait-il, questionnant à rebours, si nous n'y allions pas? Des pogromes? N'aie pas peur, mon père, Non, pas comme ceux de Russie! Ici, la chose se serait passée autrement : les femmes, dont les maris étaient partis à la mort pour "leur" patrie, auraient attaqué en plein jour les hommes valides et les auraient frappés, les stigmatisant de se trouver là, tandis que leurs maris, leurs pères et frères se battaient sur le front. Il est plus terrible, peut-être, de supporter la honte d'un tel pogrome, que d'être égorgé par un ivrogne dans un grenier ou dans une cave... Qu'aurait-on pu faire que d'ériger des barricades et protester contre la guerre? Mais le dernier samedi d'avant-guerre, le 31 Juillet, les sabres, des gardiens de l'ordre avaient déjà donné un avant-goût suffisamment épicé de ce que cela signifiait que de

vouloir s'opposer au terrible dieu de la guerre!

M'enfuir? Me sauver de ce cataclysme épouvantable. Ce serait au-dessus de mes forces - et contre ma conscience. Je n'aurais jamais pu me pardonner une telle action, une telle lâcheté... A un moment où des millions d'êtres sont en danger, où des peuples entiers sont noyés dans des mers de sang - comment pourrais-je même avoir l'idée de vouloir sauver ma peau et laisser le monde à son destin?...

- Et en quoi les choses changeront-elles si toi aussi tu payais de ta vie? Le monde en sera-t-il plus heureux si tu te laissais égorger, comme les autres?

Ces sortes d'arguments ne peuvent me convaincre. On n'en fait cas que pour calmer la conscience qui nous ronge... Je sais que les souffrances purifient l'homme, et quand je serai avec eux et les aiderai à porter la croix du martyre, quand je saignerai comme eux - ce sera pour tous une consolation qui allégera leurs souffrances et leurs tortures. S'il m'est impossible de servir les hommes, de les convaincre de la nécessité d'une vie meilleure et plus belle, quand personne ne pourra léser son voisin, - eh bien! il me reste alors à disparaître, à mourir avec eux ...

Un idéaliste, qui était venu aider la France contre l'Allemagne, m'avait dit, en passant près de la statue de Strasbourg de la place de la Concorde : "Regardez bien. Savez-

vous ce qu'est cette statue? - "Strasbourg, avait été ma réponse. - Et nous allons nous battre, maintenant, pour la rendre à sa patrie, à sa race." Ce disant, il avait retiré son chapeau et s'était écrié : "Vive la France! " "Vive l'Alsace-Lorraine!" "Vive Strasbourg!".

Cet enthousiaste avait voulu me démontrer qu'il était nécessaire de se battre pour Strasbourg.

Je dois avouer que j'étais bien loin de ces sentiments. Dans ce patriote ardent, je reconnaissais le juif courageux qui se sacrifiait pour la libération de la France, à l'époque de la Révolution; en Pologne en 1831 et 1863, et à toutes les périodes révolutionnaires en Russie.

Je les voyais tous en lui. Je n'avais pu, malgré cela être aussi enthousiaste que lui; je savais bien que ceux avec lesquels je me trouverai à la bataille sont aussi peu responsables de la guerre que je ne le suis moi-même, que ne le sont les millions qui vont à la guerre, comme les moutons à l'abattoir. Et tous ceux-là, qu'ils soient français, allemands, turcs ou anglais, auront tout autant de la victoire que moi et des milliers d'autres juifs... ~~Plus que ça.~~

Plus que ça! J'ai trop bien compris qu'outre le fait que j'aurai à me battre contre les allemands, les autrichiens, les turcs et les bulgares, qui ne m'ont jamais fait le moindre mal, que je ne connais même pas, j'aurais encore à lutter contre mes propres frères, des juifs martyrisés, persécutés et opprimés tout comme

moi-même, qui ont dû agir comme je l'ai dû, moi et des milliers d'autres - que ce soit par contrainte ou volontairement - chassés de Russie et de Roumanie, persécutés en Allemagne et en Autriche, insultés et repoussés partout...

Comment aurais-je pu être entraîné en général² par ce courant terrible de haine sauvage et de vengeance, étant donné que j'aime tout autant les allemands que les français, les anglais que les turcs. Ils me sont tous chers, qu'ils soient noirs, bruns, rouges ou jaunes. Ils sont tous égaux et ont le droit de vivre sur la terre. Tous - tous ceux qui souffrent, pensent, luttent pour leur existence. Tous ceux qui sont persécutés, opprimés; tous ceux qui quittent "leur" patrie... comme moi-même et beaucoup d'autres qui n'ont pas de patrie vraiment à eux...

Et pourtant, mon cher père, me voilà soldat, et par surcroît, un bon soldat, capable, habile et courageux! Tous avouent que je suis l'échantillon modèle, sans prétention aucune.

Et je me le répète : Pouvais-je faire autrement? Rester à Paris, sous la protection divine, faire des réserves de sucre, de pain, de café... et de quelques pièces d'argent et d'or de façon à pouvoir ^{me}~~se~~ nourrir quand les allemands prendront la ville - non, je n'ai pas pu le faire. J'ai été attiré par le courant, contraint si tu veux. Quoi que ce soit, je dois être reconnaissant d'une chose à mon uniforme et à ma psychologie de soldat: je ne pleure presque plus. Je sens comme au jour le jour, mon coeur devient plus fort, plus dur,

plus rigide, plus massif.

J'espère bien qu'avec le temps, je deviendrai ce qu'il faut réellement être dans ce monde : un homme de caractère. Les manoeuvres et exercices militaires rendront mes mains plus élastiques et m'habitueront à bomber ma poitrine au lieu du dos. J'apprendrai maintenant les règles du jeu guerrier, afin de pouvoir mener la lutte contre les vrais ennemis du peuple...

Oui, il faut apprendre à faire la guerre, car il y en aura encore de ces guerres. Ce n'est pas encore notre lutte finale. Non, mon cher père! Je ne divague pas. Avec des guerres, on ne pourra jamais abolir la guerre! Je le sais, c'est pourquoi j'apprends à faire la guerre.

La dernière fois que j'avais pleuré, c'était à Paris, à la gare de Lyon, quand toute une masse de juifs nous avait accompagné à la gare. Un juif, d'un âge déjà assez avancé - je le vois encore là, devant mes yeux - et à la belle longue barbe grisonnante, avait porté un drapeau juif au triangle de David et chanté : "Hatikvah". Les larme me vinrent aux yeux en le regardant.

71011

XXI

Lettres à mon père

III

Je suis tellement imprégné de la science guerrière, mon cher père, que j'ai déjà presque oublié l'existence du reste du monde habité. J'avais prié un ami de m'envoyer quelque chose à lire; il m'a répondu qu'il valait mieux pour moi ne rien lire et ne rien savoir et que je me sentirais mieux en conséquence. "La lecture t'énervera," m'avait-il écrit. Et il avait raison. Je viens de lire quelques nouvelles du jour : des pogromes tout frais contre les juifs dans les lieux occupés par les soldats russes : des scènes horribles s'y déroulent. De nouveau, des filles d'Israël violées... de nouvelles victimes... vieillards, enfants, femmes et hommes... de nouvelles persécutions, de nouveaux massacres, de fraîches accusations stupides... Un vieux rabbin pendu aux yeux de toute la population. Dix jeunes filles juives se noient de honte. De# centaines de villes et villages, les juifs sont chassés de leurs demeures où ils avaient pu végéter misérablement, vivant comme par miracle. On les pourchasse maintenant à travers les steppes sauvages et désertes, dans la neige et dans la pluie, sous le vent et le gel...

Leur seul abri, c'est le ciel, le ciel nu, et inhospitalier. Dieux, que c'est terrible! Et moi, je suis ici, loin d'eux. Je me suis caché dans les tranchées pour ne

aperçu de Strung Cornette Pape

pas voir leurs souffrances, pour ne pas pouvoir leur venir en aide, ne serait-ce que de mes larmes et de mes soupirs... Quelle différence peu t-il y avoir entre ceux qui se cachent dans les caves ou les greniers et moi-même? Aucune! Là-bas, ce sont les pogromes, les tortures...et moi, je me tiens caché! Qu'ai-je à faire ici?!

Dernièrement, Samuel m'avait raconté que lui aussi t'avait causé des ennuis... Trois ivrognes avaient forcé la porte de ta chambre, avaient occasionné des scandales et avaient fini par vouloir te battre. Te battre! Il n'avait pu y tenir et s'est jeté sur eux avec la botte qu'il tenait dans sa main, en train de se chausser.

Trois contre une botte! Trois... Quelle valeur avaient mille contre la mâchoire d'un âne et quelle comparaison avec les trois contre la botte! Ils ont pu difficilement s'enfuir, menacés par celle-ci. Et ensuite? Pauvre père! Les désagréments et embêtements que tu avais à supporter de la part de la justice policière! En effet, ils sont venus chez toi, dans ta chambre, ils ont crié et brisé...

Mais, en Russie, tout cela est permis! Et le commissaire de police t'a donné un coup de botte dans le ventre, à toi, vieux et malade!... Dieu! Pourquoi n'étais-je pas une pierre du mur et ne suis-je pas tombé pour l'écraser! Et Samuel qui l'a vu. Deux policiers le tenaient et il n'avait pu que pousser un cri mais toi tu n'as soufflé mot. Ta bouche s'est tordue un petit peu, et tu regardais droit devant toi comme si de rien n'était. Toi aussi sans doute, tu en es un peu le coupable. Pourquoi pleure-t-il maintenant, ici, mon père? Il n'avait pas pleuré alors et aujourd-

d'hui qu'il me raconte la scène, ses yeux sont baignés de larmes! C'est terrible de ne pas avoir enseigné à l'un de nous, tout au moins, la dureté de caractère, la colère! A quoi bon toujours pleurer, toujours soupirer! Plus d'une fois, mon oreiller devenait humide des souvenirs qui ne laissent pas dormir. Et Samuel aussi. Pourquoi sommes-nous punis ainsi, tous les deux? Tu nous avais enseigné la pitié! "Tu ne dois pas te réjouir quand ton ennemi est par terre"; "tu ne dois pas laisser partir ton ennemi les mains vides".

Pourquoi, alors, nous étonner!

- Tu as encore mon revolver, le seul souvenir qui t'est resté de moi? L'as-tu? Cherche alors autour de toi celui qui doit me remplacer! Je t'implore, père... Cela me consolera un peu...

Ah, oui! J'ai oublié! Personne n'est resté près de toi, père. Tu es seul, vieux, malade, délaissé par tes amis et tes enfants... Oh, c'est horrible... Non, Non! Pas toi! Tes mains tremblent... Tu ne dois pas aller... Tu ne pourras pas tenir le fusil...

Peut-être insuffler au Golem les paroles magiques, le nom qu'on^{n'} ose prononcer de l'Eternel pour qu'il aille défendre les abandonnés qui n'ont ni Dieu, ni feu... Cela fut jadis. Pourquoi pas maintenant? Penses-y! Tu te rappelleras bien le proverbe. Je sais que tu le connais. Oui! Oui! Cela sauvera la situation! Ne désespère pas seulement!

UNE LEGION DE SAINTS MARTYRS

71014

Une fois, me trouvant à mon poste , j'entendis des voix qui venaient des cieux et dont l'écho des montagnes renvoyait chaque mot :

" Va dans la vallée de Jezreël afin d'assembler les trente mille héros d'Ephraïm , ceux-la qui n'attendaient pas la venue du Sauveur pour les libérer, mais se faisaient eux-mêmes, des affranchisseurs . Ceux-la qui préféraient mourir de faim que d'accepter les esclaves pots de viande d'Egypte . Partage-les en trois groupes, donnant à chacun d'eux un pot dans lequel tu mettras un feu brulant et qu'ils jettent ces pots sur les têtes de tes ennemis .

Que Ehude, Gédéon, les vaillantes femmes Déborah et Judith, le prince Jonathan avec son porteur d'armes t'accompagnent Ils te serviront à créer le désarroi dans les rangs ennemis

Va réunir aux portes de Jérusalem les anciens vaillants héros . Ceux qui ont défendu les portes de la ville . N'oublie non plus ces trente neuf ~~mille~~ défenseurs qui tiraient au sort, lequel d'entre eux devait mourir le premier pour qu'ils ne tombent pas aux mains ennemies .

71015

Rien que ces trente neuf ~~ville~~ héros . Le quarantième ~~miller~~, mort-vivant, laisse le s'enfuir, qu'il trahisse et exprime son regret .

Pense également à ceux qui jetèrent dans les flammes du Temple leurs corps vivants . Songe à ceux qui crispaient leurs dents contre leurs bourreaux et mouraient, la parole de vengeance aux lèvres . Réunis les tous et dirige-toi avec eux vers le pays d'Espagne . Là aussi tu assembleras tous les martyrs, morts pour leur Dieu et leur peuple . Tous les glorieux martyrs qui , renonçant aux titres de " Don " et " Senior " périrent dans les flammes du bûcher de l'Inquisition .

Assemble aussi tous ceux-là qui furent condamnés à être chassés du pays et tombèrent morts de faim de froid et de maladie sur la route

Oui, réunis - les, les saints martyrs d'Espagne et de Portugal, de Rome, de France, d'Allemagne et d'Autriche, avec les deux mille malheureux de Toul-tchine qui, se voyant trahis par leurs frères les Polonais, mirent leurs habits de mort : étant prêts à mourir .

Amène aussi cette valeureuse jeune fille qui se fit fusiller par les cosaques, ne pouvant vivre dans la honte . Ces héroïques et pieux " Schamosimes " qui,

71016

plus d'une fois , sacrifièrent leur vie . Et surtout n'oublie pas ce " shames " de Kichineff qui, avec les petits bûcherons monta la garde . Et cet étudiant, jeune et pauvre qui avait si maladroitement blessé le houligau de cette ville . Dis lui qu'il sache à l'avenir manier une arme, afin qu'une pareille maladresse ne se reproduise plus .

Rappelle les jeunes héros d'Odessa qui, luttant comme des lions, tombèrent dans les rues ; et les quatorze valeureux jeunes gens qui, se rendant à Kieff, pour la défense de leurs frères, périrent sur la route . Tu les assembleras tous et tremperas deux doigts dans le sang bouillant du prophète qui ne veut pas se taire, et tu te mettras dans une position te permettant d'arroser de ce sang non seulement deux côtés, mais quatre .

Ayant fait ainsi, tu prendras la trompette du jugement , la faisant sonner, et tu partiras en guerre .

C'est ainsi que tu vaincras tes ennemis . J'ai obéi, O ! mon père . Regarde l'immense foule, cette imposante armée de lutteurs, assemblés ! Oh, qu'elle est grande cette armée !

Mais je veux, mon père, prendre conseil auprès de toi . C'est un devoir trop grand, trop lourd pour moi seul . J'aurais besoin de ton secours .

Sais-tu, mon père, qui se joint à nous ? Hannah avec ses sept fils

Apprenant qu'il s'agit d'une si grande cause, le " Kidousch - Hashem " , elle est accourue , me disant :

- Mon cher enfant, voici mes sept fils . Je ne possède plus rien . Moi aussi, dit-elle, j'irai avec toi où tu voudras . D'autres, tant de nobles Juives inconnues accoururent .

Mais que faire des quatre cent mille soldats juifs de Russie ? Des milliers d'hommes qui aident les Egyptiens à s'emparer des forteresses nouvelles, à prendre des richesses de ceux-là que dois-je faire ? Et que faire des centaines de milliers de volontaires et involontaires qui se trouvent en Allemagne, en Autriche, en Grande Bretagne, en Turquie, en France et en Italie ? Que dois-je faire de ces centaines de milliers d'hommes qui pourraient plutôt me nuire qu'à m'aider ? Et ne t'imagines pas que c'est une armée faible, sans importance : Au contraire, ce sont d'héroïques jeunes gens, choisis un à un, sachant l'art de la guerre . Comment leur faire entendre ? Comment donc ?

Vois-tu , mon père, que maintenant je ne pleure plus . Je peux déjà tout supporter sans verser de larmes Même les pogromes . Oui, les pogromes Seulement, mes camarades se parlent sans cesse à l'oreille, derrière moi,

et me donnent le conseil de me dire malade

Et je me sens d'une santé à toute épreuve Jamais je ne me suis déclaré malade Une seule fois, pendant la nuit, il s'en fallait de peu qu'un malheur ne se produise :

Montant la garde, je me suis écrié si fort que les Allemands se mirent à tirer Tout cela à cause de mes cris . Il semble que je dressais à ce moment mon armée .

71019

MON DIEU

La dernière lettre que tu m'avais envoyée, mon père; m'a grandement réjoui . Ta bénédiction m'a beaucoup aidé :

" Que le Dieu de Daniel d'Hannah, de Michaël et d'Esariah te vienne en aide, au moment de ta détresse, mon enfant . Que le Dieu de nos prophètes te protège de tous ceux qui cherchent à te faire mal ...!

- Merci , mon père !

Ce Dieu-ci , je l'accepte ! Ce Dieu des martyrs, des saints n'est pas le Dieu d'une simple prière . Ce n'est pas le Dieu de ces beaux Juifs satisfaits

Oui, le Dieu de nos prophètes est vraiment grand, puissant, élevé . Il n'exige pas de prières Il haït les esclaves et ne cherche pas la corruption Le sang et la graisse des boeufs égorgés ne l'apaisent pas . C'est un Dieu, et il aime les hommes qui, eux-mêmes,,sont comme des Dieux ..

LA GREVE DES VOLONTAIRES RUSSES

Des nouvelles nous parvinrent de l'existence d'une circulaire, d'après laquelle tous les volontaires russes de l'Armée française auraient le droit de demander à être incorporés dans les cadres réguliers français, ou bien d'être envoyés, pour la défense du tzar, en Russie.

Nous prîmes connaissance de ladite circulaire dans les tranchées, avant le commencement de la seconde attaque sanglante du 16 Juin 1915.-

Mais qui eût pu, en un moment où la mort vous guette de tous côtés, penser à une circulaire quelconque ? Ceux qui avaient miraculeusement échappés à la mort, commencèrent à s'entendre, à s'exciter mutuellement. Et les soldats des différentes nationalités qui se trouvaient à nos côtés, nous encouragèrent.

A ce moment, personne ne pensait à servir ni la France, ni la Russie. On voyait dans cette circulaire quelque chose de changé, un rayon d'espoir, la possibilité d'échapper à l'enfer : Des Belges, des Espagnols, des Suisses nous donnèrent du courage pour demander l'application de la circulaire. Ils estimaient que notre transport, vu le nombre inorme de soldats, aboutirait à la dissolution des bataillons. Que ferait-on d'eux ? Avant qu'une résolution soit prise, ils seraient déjà libres

71021

Devant le danger de la mort, ne fût-ce qu'une heure de vie et d'espérance est bonne .

Les officiers qui, eux aussi, voulaient cesser un peu de commander, de vaincre et.... de mourir, nous racontèrent l'histoire de la circulaire et cherchèrent, quand la chose fit du bruit, à s'en disculper.

Notre calcul fut simple et court : Durant quarante jours, nous livrâmes deux terribles attaques . D'un régiment de cinq mille soldats, il ne nous resta que neuf cent trente hommes , physiquement et moralement brisés . Personne n'eut l'idée de nous donner un peu de repos, de nous permettre de reprendre haleine . Au contraire, on nous traina d'un endroit à l'autre, sans arrêt .

Notre courage, notre héroïsme, sont connus . On sait que nous courons à la mort et qu'aucune difficulté ne nous retient . Donc, on cherche à se servir de nous jusqu'au bout . Nous ne savons que trop ce que cela signifie Aucun de nous ne restera vivant .

Aussitôt que la première attaque fut finie déjà les Italiens se révoltèrent, et on se vit obligé de les renvoyer . Et avant que la seconde attaque fût annoncée, les Grecs, à leur tour, commencèrent à murmurer et se retirèrent malgré le marchandage et les pourparlers que l'on avait entamés avec eux avant l'attaque . Ils ne désiraient point ^{recevoir} recevoir les allemands .

182 9
71022

Après trente jours de repos, on nous dit de nous tenir prêts pour une nouvelle attaque . Et lorsqu'on nous ordonna de faire nos bagages, et de nous rendre dans les tranchées, nous refusâmes de suivre cet ordre . Nous nous rassemblâmes alors dans un coin de forêt où nous primes la résolution définitive de ne pas bouger avant d'avoir une réponse ferme au sujet de la circulaire, de savoir pourquoi on nous en avait parlé, et pour quelle raison on en refusait l'application .

Au mépris de l'inquiétude cachée dans nos coeurs d'avoir pris une si grave résolution dont nous savions la portée, pourtant, nous ne cessâmes de causer avec calme et nous commencâmes meme à nous amuser et rire .

Les officiers de différentes compagnies accoururent . Ils exigent leurs soldats Ils nous menacent de suite dangereuses - Une minuterie dans les premières positions proches de l'ennemi, cela vaut la peine de mort !

En vain .

Puis ^{le} un colonel, accompagné d'un officier russe paraît .

Le dernier se trouvait toujours à nos côtés .

Notre attitude , semblé - it - il, lui est indifférente .

Mais il doit aider le colonel qui nous fait de

la morale, et nous encourager, jeter un coup d'oeil et aller où on lui demande .

Et nous, de notre coté, nous poussons un cri unanime :

Non ! Non !

Et nous demandons :

• Pourquoi nous a-t-on caché l'existence de la circulaire ?! Pourquoi ne nous incorpore-t-on pas dans les cadres français ? Nous voulons partir en Russie !

Nous posons encore toutes sortes de questions . Et lui, le colonel, se tient devant nous pâle comme la mort . Tous les muscles de son visage~~s~~ tremblent de peur et d'agitation . Il se justifie en disant :

- Je vous donne ma parole d'honneur que j'ai reçu la circulaire, hier seulement . Toutes vos demandes seront réalisées avec le temps . Mais à présent habillez - vous et venez avec moi . Ce n'est pas l'heure de s'obstiner .

Personne ne bougea .

Le colonel, voyant cela; dit d'un ton plus sévère :

- Toi soldat, je t'ordonne de venir avec moi !

Et le soldat lui répond par un " non " catégorique et tranchant .

Celui-là, saisit rapidement sa canne et veut se précipiter sur le soldat .

Un bruit indescriptible éclate . On se lève . Le colonel tire son revolver . Tout le monde est debout et rit

Le colonel voyant qu'il n'attendrait pas son but

par des moyens sévères, essaye de nous persuader de nouveau, disant , en jouant sur les cordes du patriotisme :

- La Russie est l'alliée de la France . Elles ont toutes deux les mêmes ennemis l'Allemagne ! Alors , quelle différence de se battre ici ou là ? Sur le front de l'ouest ou de l'est ? -

A quoi nous répondons :

- Mais pas dans la Légion Etrangère, parmi tous les criminels !

- Oui, oui . Mais, comment pouvez-vous nous abandonner dans un moment aussi critique . Vous n'êtes pas lâches, vous l'avez montré le 9 Mai et le 16 Juin .

- Comment ? Mais pourquoi avez vous laissé partir les Italiens ?

- Ah, vous voulez faire comme eux , nous quitter ?
Tout cela ne servira à rien.

Le colonel nous donne alors un quart d'heure pour réfléchir .

Quand il revient à cheval, nous lui donnons la même réponse qu'avant .

- Si vous vous obstinez ainsi, vous allez rester ici, abandonnés , sans manger . Car les autres et moi, nous nous ^mvalbns d'ici .

L'excitation qui s'était emparée de nous commence à se calmer . Nous étions heureux d'avoir passé ce moment difficile . Mais cela ne devait pas durer longtemps . Car une heure plus tard un groupe d'officier accourt . On nous

fait lecture de l'appel du général Joffre et on nous déclare que, sans ordre reçu d'avance, le colonel ne peut rien faire de nous. En attendant, on nous donne le conseil de mettre ~~en~~ ^{compagne} nos uniformes et d'aller dans les tranchées. Si nous refusons, on nous fera passer en Conseil de guerre qui nous condamnera à mort et nous serons fusillés comme des traîtres.

Nous, de notre côté, nous continuons à tenir tête. La nouvelle transmise par les officiers ne nous effraye point. Voyant notre attitude, on nous commande de nous mettre en rangs.

On va nous conduire en prison.

Nous obéissons.

On nous enferma dans une grande écurie entourée de chasseurs sénégalais, montant la garde.

Là, quelques-uns commencèrent à changer d'avis.

Ils se demandent :

- Quelle sera donc notre fin?

En effet, on peut encore nous faire fusiller comme des chiens et nous savons que cela s'est déjà produit à plusieurs reprises dans les divisions françaises. Ils pourraient encore nous livrer au même sort...

C'est à ce moment qu'un officier russe apparut, nous montrant un télégramme du ^{général} maréchal Joffre. Il nous invite à le suivre...

Nous apprenons qu'une grève, semblable à la nôtre, a éclaté dans la seconde Légion Etrangère et que neuf soldats ont été fusillés et une vingtaine condamnés aux travaux forcés...

La scission prit alors des proportions encore plus grandes et beaucoup de soldats sortirent de l'écurie...

Soudain, un cri se fait entendre : "A vos rangs!
Fixe!

Le général de division, décoré de médailles françaises et russes, est arrivé.

Il s'adresse à l'officier russe, lui disant qu'il est étonné de notre conduite et du scandale causé.

- Je suis venu, dit-il, avec quelques autres généraux, les féliciter pour la victoire qu'ils ont remportée sur l'ennemi pendant la seconde attaque, et voilà que je me trouve en présence d'un incident honteux. Non, je ne veux même pas leur parler.

Nous envoyer à la mort, oui. Mais nous parler à nous, simples soldats, cela, non! Il se croirait déshonoré.

Ses lèvres étaient bleues et sa barbe tremblait ...

A présent, la scission était complète : les uns restèrent dans la prison, les autres se rendirent.

Nous l'avons échappé belle, grâce au grand émoi que le jugement de la seconde Légion a provoqué à Paris.

Le dernier avertissement ayant été prononcé, nous suivîmes nos officiers...

71027

LA VISITE AU RABBIN

Un après midi, je m'attendais à être obligé d'avalier la théorie militaire monotone et fastidieuse qu'on nous servait chaque après midi, comme dessert; un caporal s'approcha de moi. Il me dit tranquillement qu'à partir de deux heures, je pourrais aller dans le village voisin de M. où je trouverais dans l'école le "pasteur israélite". Celui-ci célébrerait un service et une "messe" selon notre culte.

En entendant les mots "service" et "culte", je fis un pas en arrière. Je réfléchis un peu et me dis que je ne perdrai rien si je m'y rendais.

D'abord, j'aurais la bonne occasion de couper à la théorie, une théorie dont nous avons déjà par dessus la tête. Ensuite, je pourrais avoir quelques heures de liberté et voir quelques frères en Israël et aussi de bons amis soldats.

En quittant la caserne, je rencontre des juifs turcs. Ils allaient droit devant eux et prenaient l'air désintéressé de gens qui savaient qu'on ne voulait pas d'eux.

Je m'arrêtai devant eux et leur demandai s'ils ne connaissaient pas l'histoire de ce rabbin qui désirait voir tous les soldats juifs, les consoler par de bonnes paroles et de bonnes actions.

Sur quoi ces pauvres soldats juifs offensés me regardèrent de leurs yeux tristes, disant que personne ne les avait prévenus de cette visite. Seuls les "roumains" et "russes" étaient autorisés à y aller.

En apprenant cela, je ne pus me retenir. Comment, dis-je ? Quels russes et quels roumains ? Nous sommes tous juifs et on a demandé les Juifs !

Immédiatement, la chose me parut très singulière. Mais je ne savais pas pour quelle raison politique Monsieur le Rabbín ne désirait pas apporter sa bonne parole de consolation à ces Turcs ?

Je pris congé d'eux, leur promettant de prendre des renseignements la-dessus et les leur communiquer et m'éloignai.

Sur la route, je rencontre des soldats que je xx connaissais déjà. Ils étaient en tenue de gala et avaient l'air d'aller à la parade.

- Qu'est-ce qui vous arrive ?

Ils éclatèrent de rire, me disant :

- Ce matin, à l'heure de l'exercice, tous les russes et roumains israélites ont été appelés pour se raser, se laver, s'habiller, se mettre en tenue de parade et à s'assembler à deux heures, après déjeuner.

Il va de soi que la nouvelle nous sourit. Tout le monde nous enviait. Aucun d'entre nous ne pensait plus à

manger. On nous donna nos livrets militaires. Ce sont des livrets qu'on ne reçoit qu'e lorsqu'on quitte le régiment...

Le sergent se donna de la peine pour que nos habits soient bien sur nous. Il les ajustait et prit congé de nous, nous souhaitant un bon voyage. Mais quand le sergent eut fini de nous compter et ordonna de ne plus nous donner à manger; ~~le~~ commandant s'approcha.

Ayant vu nos livrets, il se récria, disant au sergent :

- Qu'est-ce que c'est que cela? Ce n'est pas pour nous quitter? Dis leur qu'un rabbin est arrivé et si quelqu'un désire le voir, il pourra se rendre auprès de lui et lui parler.

Les soldats avaient l'air ébahis. Finalement, tout le monde se rassura. Les juifs qui, d'abord, ne voulaient pas prononcer un mot de yiddish, ayant appris la nouvelle de la visite d'un rabbin, se mirent à se parler dans cette langue et à devenir "bons frères".

Quand nous fîmes près de l'école, on nous appela, nous faisant signe de la main à, travers la fenêtre. Nous apercevions des visages et des ^{regards} yeux connus.

A l'intérieur, dans un coin, était assis un homme avec une petite barbiche en pointe, des moustaches fines, un petit chapeau orné de trois petits rubans pour dire qu'il était capitaine, vêtu d'un costume civil noir avec une croix rouge.

Il parlait français. Il va de soit qu'il se servit de quelques mots d'hébreux qu'il écorchait d'ailleurs. Il nous remercia de notre bravoure, nous promit qu'il ne nous oublierait point, nous fit savoir qu'il connaissait personnellement Monsieur de Rotschild, et que si nous avions besoin d'aide morale ou matérielle, nous n'avions qu'à nous adresser à lui.

Il entonna un verset des psaumes :

"Quand je suis dans la détresse, sauve moi! Aie pitié de moi, écoute ma prière! Aie pitié de moi.", fit la prière du "Kadish" pour les morts, nous rappela leur courage et exprima le voeu que nous soyons aussi braves dans la suite que par le passé.

Le sermon fini, il tira vingt francs de sa poche et nous les partagea. Nous étions trois cents soldats...

Cette visite eut comme suite l'évocation des blessures profondes, cachées dans les coeurs des malheureux soldats. Elle paraissait d'autant plus odieuse, lorsque nous pensions aux pauvres juifs de Turquie. Ces "Turcs" que ce malheureux lâche avait évité de voir. Il ne voulait pas que ses collègues officiers sachent que des Turcs, ennemis de la France, étaient ses frères.

Lorsque je lui demandai pourquoi les Juifs de Turquie ne se trouvaient pas parmi les autres soldats juifs, il me répondit innocemment qu'il ne savait pas qu'il

71031

191

18

y avait des volontaires juifs de Turquie dans l'armée française
et que la prochaine fois, il tâcherait que cela ne se reproduise
plus...

En attendant, les Juifs de Turquie restèrent
offensés.

EPILOGUE

Dans notre section de grands blessés, il ne restait plus que quatre personnes; Fridman, dont les poumons étaient troués de part en part le philosophe hollandais, l'officier allemand prisonnier et moi.

L'enterré vivant, pendant huit jours, à la suite d'une explosion de mine, resta trois jours dans le coma et rendit le dernier soupir, en murmurant "aux armes!". Le jeune violoniste premier prix du Conservatoire qui jouait à l'Opéra de Paris, apprenant, après s'être réveillé de l'anesthésie, qu'on lui avait coupé le bras droit jusqu'à l'épaule, se mit à pleurer et à gémir comme un enfant sans défense: "A quoi bon vivre maintenant, puisqu'il est devenu incapable de gagner sa vie?". Un empoisonnement du sang causé, -d'après les médecins, - par le chagrin, le délivra, quelques jours après l'opération de la vie et de ses souffrances. Par contre, le professeur de danse lyonnais à qui un obus allemand avait arraché la jambe gauche jusqu'au genou et dont la cuisse a été amputée jusqu'au tronc par le chirurgien de l'hôpital, ne voulait pas mourir, et ne cessait de supplier Dieu de lui donner la force de supporter ses horribles souffrances jusqu'à la

guérison complète. Il est mort trois jours après l'amputation.

Les autres grands blessés eurent à peine le temps de réchauffer leurs lits avant de mourir. Nous autres, les quatre survivants, le directeur de l'hôpital nous avait surnommés les "Trois Mousquetaires".

- "Et moi? demanda l'officier allemand.

- Vous, répondit le directeur, vous êtes d'Artagnan.

Depuis, nous n'avions plus d'autres noms que les Trois Mousquetaires et d'Artagnan.

Aussitôt que la période critique de nos blessures fut passée et que la courbe de la température se fut abaissée, nous nous liâmes, peu à peu, d'amitié et cherchâmes à mieux nous connaître.

Le hollandais était le chef de notre petit groupe, car en plus de sa vaste érudition, il était d'une haute moralité et d'une grande affabilité. En outre, son titre de docteur en philosophie et sa situation de pasteur d'une Eglise luthérienne lui valurent le respect et l'estime, bien mérités, de tout le monde.

La surveillante de notre section, Soeur Marie, une vraie sainte, nous soignait avec

une bonté et un dévouement de mère. Sa grâce naturelle, sa jeunesse et le charme de son regard nous ensorcelaient.

Connaissant notre goût pour la littérature elle nous procurait les meilleurs classiques afin de dissiper notre ennui de malade obligé de rester tout le temps immobile dans son lit. Elle passait de longues heures à bavarder avec nous pour nous distraire de la monotonie de la vie d'hôpital. On passait le reste du temps à se raconter mutuellement toutes sortes d'histoire.

- Vous parlez de courtoisie,- nous dit un jour l'officier allemand,- je vais vous citer un exemple de courtoisie telle que la comprennent et la pratiquent les Russes.

Un général de brigade russe se promenant un jour en traîneau rencontra un autre traîneau allant en sens inverse dans lequel était assis un homme enveloppé (par dessus la tête, à la manière russe) dans une fourrure. La route était trop étroite pour que deux traîneaux pussent passer à la fois, mais aucun des deux ne voulait céder la route à l'autre. Alors le général se facha et dit à son ordonnance d'aller immédiatement renverser dans

71035

le fossé plein de neige l'autre traineau avec son voyageur. Mais quand l'ordonnance eut exécuté le commandement et que le voyageur se releva et commença à secouer la neige de sa fourrure, il s'aperçut qu'il venait de renverser un général de corps d'armée! Alors, sans hésiter un instant, il courut renverser le général de brigade pour laisser libre la route au général d'un grade supérieur.

- En votre qualité d'officier, dit le philosophe hollandais, vous ne connaissez de la Russie que des histoires militaires. Je vais vous raconter une histoire qui m'est arrivée à moi personnellement dans ce pays, deux ans environ avant la guerre, une histoire bien étrange que je n'arrive pas encore à m'expliquer jusqu'aujourd'hui.

Au commencement de l'année 1912, le séminaire de Kiev me proposait une place de professeur de théologie. Certains de mes amis me déconseillaient de partir dans ce pays, mais j'acceptai néanmoins l'offre et commençai mes préparatifs de voyage. Un de mes camarades de l'Université, un émigré russe

71036

d'origine juive, me donnait des leçons de russe. Un jour, il me dit:

- Un bon conseil, cher ami, faites vous raser la barbe avant de partir en Russie.

- Pourquoi? demandai-je tout étonné.

- Tout simplement, répondit-il, parce qu'avec la barbe vous ressemblez beaucoup à un juif. Or, en Russie, on n'aime pas les Juifs, il existe même toute une législation antijuive. Il y a par exemple, un grand nombre de villes, dont Kiev, où les juifs n'ont pas le droit d'habiter. ~~ЯХНЕРХРИСХРА~~

Je ne pris pas ses paroles au sérieux et partit en Russie avec ma barbe intacte.

En descendant du train à Kiev, un gendarme s'approcha de moi et me demanda mes papiers. Je lui donnai mon passeport; après l'avoir bien regardé de tous les côtés, il finit par me demander:

- Quel est votre nom?

- Benjamin-Joseph Mayer.

- Avez-vous un permis de séjour à Kiev?

- Je suis professeur de théologie au Séminaire de Kiev.

- Je n'ai pas à m'occuper de ça, me dit-il

d'un ton grossier. Venez avec moi au commissariat du quartier, vous vous expliquerez là-bas.

Que faire? Je ramassai ma valise et partis en compagnie du gendarme au commissariat. Là, j'attendis plus de deux heures l'arrivée du commissaire qui, après s'être bien assuré de l'authenticité de mes papiers d'identité me relâcha.

Quelque temps plus tard, me promenant en ville, je fus arrêté par un fonctionnaire en uniforme qui me demanda mon passeport. Après l'avoir feuilleté un instant, il me regarda ironiquement et demanda :

- Avez-vous un permis de séjour?

- Non monsieur, je n'en ai pas besoin, je suis citoyen hollandais et professeur au Séminaire de Kiev.

- Mais vous êtes juif, me dit-il avec un sourire canaille.

- Non monsieur, je suis chrétien.

- Pourtant, vous vous appelez bien Benjamin Joseph Mayer.

- Qu'est-ce que cela prouve?

- Venez avec moi au commissariat.

Et c'est ainsi, en plein jour, dans une

rue grouillant de promeneurs, que je fus arrêté et amené au commissariat de police.

Le commissaire d'un ton brutal me cria:

- Tes papiers!"

- Monsieur, répondis-je, vous ne savez pas à qui vous parlez. Veuillez je vous prie être un peu plus courtois.

- Ce n'est pas toi, sale juif, qui m'apprendra la politesse! Nous te connaissons, va!

Je protestai énergiquement en disant que je n'étais pas juif et que même si je l'étais cela ne serait pas une raison suffisante pour m'insulter. Pour toute réponse, le commissaire se mit à perquisitionner dans mes poches et trouvant un livre, il s'écria:

-Et ça, qu'est-ce que c'est ?

- C'est une Bible en latin.

- Ah! maudit youpin! tu portes sur toi une Bible et tu oses prétendre que tu n'es pas juif? Il m'a suffi de voir ta barbe à poux et ton nez juif pour deviner tout de suite que j'avais à faire à un imposteur.

J'essayai de lui expliquer que la Bible est le livre saint des chrétiens aussi bien que des juifs, mais il n'écouta pas et conti-

nua de m'injurier de la manière la plus grossière qu'on puisse imaginer.

Cette fois, il me fallut passer la nuit au Commissariat, dans une chambre noire, sur un banc dur et en compagnie d'ivrognes et de voleurs qui vidèrent mes poches de tout ce que la police y avait laissé. Ce n'est que le lendemain matin, que le directeur du Séminaire accourut me faire relâcher.

Une semaine après cette mésaventure, je fus réveillé au milieu de la nuit dans ma chambre par des policiers qui me demandèrent mon passeport. Heureusement pour moi, deux fonctionnaires russes qui habitaient la même pension voulurent bien se porter garant de mon christianisme, alors les policiers me laissèrent en paix.

Après cette dernière aventure, j'avais assez de ce genre de vie, je donnai ma démission et quittai, le plus vite possible, la Russie.

- Et tout cela uniquement parce que vous ressemblez à un Juif? demanda Fridman.

- Parfaitement. J'ai oublié d'ajouter qu'à cette époque eut lieu à Kiev un procès de

meurtre rituel, procès dans lequel la Russie a fait preuve du plus noir fanatisme moyenageux.

- De la part de juifs, dit l'officier allemand, on peut tout croire, même le meurtre rituel.

- Permettez moi de vous dire que vous avez manqué une belle occasion de vous taire, répliqua le philosophe hollandais, d'un ton irrité. Rien n'est, à la fois plus comique et plus révoltant que de voir des gens comme vous, athés et libre-penseurs, qui prétendent ne rien croire sans preuves, qui se moquent des légendes bibliques et qui sont en même temps, pleins de superstitions et des préjugés les plus ridicules et les plus invraisemblables, comme ceux de l'antisémitisme, par exemple. Ces incrédules croient qu'on peut, à l'aide de certains instruments communiquer avec les morts, évoquer les esprits et les faire parler par l'intermédiaire des tables tournantes. Ces esprits forts craignent le chiffre treize et consultent assidûment les astrologues, les tireuses de cartes et les voyantes extra-lucides.

Il est extrêmement pénible de constater le peu d'influence qu'exerce le merveilleux progrès scientifique moderne sur le développement moral des hommes.

Les mêmes gens qui frémissent d'horreur en lisant les récits des guerres religieuses et des atrocités de l'inquisition, ne trouvent pas assez de louanges pour glorifier les guerres faites au nom de ce nouveau culte, le nationalisme.

Que l'emblème du drapeau soit une croix, un croissant, ou un bouclier de David, que sa couleur soit blanche, bleue, noire, jaune ou mélangées, cela ne change rien aux faits ni aux conséquences de la guerre. Elles sont et seront toujours les mêmes: criminalité, dégénérescence et anéantissement mutuel. Et si les guerres du fanatisme religieux ont amené la chute des empires de l'Orient, les guerres patriotiques finiront inévitablement à détruire la civilisation occidentale.

- "Mieux vaut une fin terrible qu'une terreur sans fin!" s'écria l'officier al le mand. Avec vos idées pacifistes on n'ira pas bien loin. Ce sont des mots, des phrases et rien de plus. Ce qu'il nous faut ce sont des actes et

71042

et non des Homélies. Avant de philosopher, il faut vivre, c'est à dire lutter pour la vie.

- Si vraiment vous désirez des actes qui aident à vivre, ce n'est pas dans la lutte que vous les trouverez. Le meilleur acte serait de nous aider à répandre les idées du vrai progrès, celui qui a pour but de protéger la vie humaine, le plus cher de nos biens et la chose la plus sacrée du monde. Toute notre énergie, tous nos efforts et toutes nos luttes, contre les forces de la nature ne doivent avoir d'autre but que de protéger prolonger, faciliter et embellir la vie humaine et non de la détruire. "Se comprendre, c'est s'unir" a dit Kant. Quand les peuples se connaîtront et se comprendront mieux qu'aujourd'hui, alors ils s'aimeront au lieu de s'haïr.

- Il vaut mieux laisser ce genre d'activité aux juifs, ces tziganes sans patrie qui vivent parmi nous en parasites, bénéficiant de nos conquêtes sans vouloir participer à nos luttes. Tous ceux qui ont une patrie doivent lutter pour la défendre.

Votre enseignement chrétien, comme le pacifisme juif, sont bons pour des esclaves. L'homme libre, fort, conscient de sa dignité et fier de sa race, n'admettra jamais cette politique des lâches, la "non résistance" et le pardon des injures. La lutte pour l'existence et la survivance des plus forts, sont des lois naturelles et inéluctables. Toutes les intrigues et manigances judaïques, conférences de paix et ligues de nations n'auront pas plus d'effet sur la guerre qu'un emplâtre sur une jambe de bois.

- Ne comprenez vous donc pas que ce que vous appelez froidement la loi inéluctable de l'extermination des faibles par les forts n'est autre chose que le massacre d'hommes par d'autres hommes qui, a la suite de circonstances fortuites, ont été, à un moment donné, les plus forts et qui peuvent devenir demain, - comme ils l'étaient hier, - les plus faibles. Tous les peuples ont été tour à tour vainqueurs et vaincus. En vain écoutant justifier, glorifier même toutes les atrocités et tous les crimes commis au nom de la patrie, alors on sent vraiment qu'il faut bénir les

71044

juifs, rien que pour leur horreur de l'effusion du sang. Les juifs ont vraiment eu de la chance d'être chassés à tout jamais de leur patrie, cette dispersion leur a permis de ne pas souiller leurs mains dans les flots de sang des millions d'êtres humains égorgés sur l'autel de la patrie.

Les juifs peuvent se glorifier du fait qu'au lieu d'être, -comme les autres, - des assassins, des tortionnaires, des voleurs et des pillards, ce sont eux au contraire, qui furent, et sont encore dans certains pays, tués, martyrisés, volés et pillés. N'ayant pas de patrie, ils n'ont pas besoin de cultiver chez leurs enfants la haine de l'ennemi, les instincts meurtriers, le désir de la revanche, et l'esprit guerrier.

Leur patrie, c'est toute la terre, partout où ils se trouvent bien. Ils donnent à leurs enfants une éducation humaine et utile. Ce sont des hommes qui aiment l'étude, des pères dévoués à leur famille, des commerçants habiles et d'excellents organisateurs. Partout où ils s'établissent, ils apportent la prospérité. Depuis qu'elle a chassé les Juifs

71045

l'Espagne n'a cessé de décliner et de s'appauvrir. Aussi longtemps que l'Europe enferma les juifs dans des ghettos, elle resta très arriérée économiquement et intellectuellement. La Russie, le pays qui possède le plus de richesses naturelles, reste très arriérée, uniquement parce qu'elle a limité la liberté des juifs.

Les Juifs étant un peuple qui a beaucoup souffert, ils sont naturellement disposés à sympathiser avec tous les opprimés. Israël a pour mission la paix et l'humanité. Comme l'a dit le prophète "il viendra un jour où tous les peuples de la terre s'uniront pour ne plus former qu'un seul peuple. Quand ils briseront leurs épées et leurs lances pour en faire des socs de charrue et des serpettes, quand aucun peuple ne leverá plus l'épée contre un autre et qu'on n'apprendra plus l'art de la guerre". C'est pour cela que les juifs sont le seul peuple qui a survécu de l'ancien monde disparu. C'est parce qu'ils représentent une source vitale d'où jaillissent toutes les nouvelles idées libératrices que les juifs ne peuvent pas disparaître.

- " Quant à vous autres prêcheurs de croisades patriotiques, - dit en concluant le philosophe hollandais, le regard fixé sur l'officier allemand, qui divisez les hommes en races, classes et couleurs pour les enfermer ensuite dans des frontières, vous ne trouverez bientôt plus personne pour vous écouter. Car le jour n'est plus éloigné, où les hommes, las des misères et des dévastations créées par les haines patriotiques et racistes démoliront toutes les frontières afin que la terre et ses richesses deviennent le patrimoine commun de tous les hommes constituant une seule et grande famille humaine " .